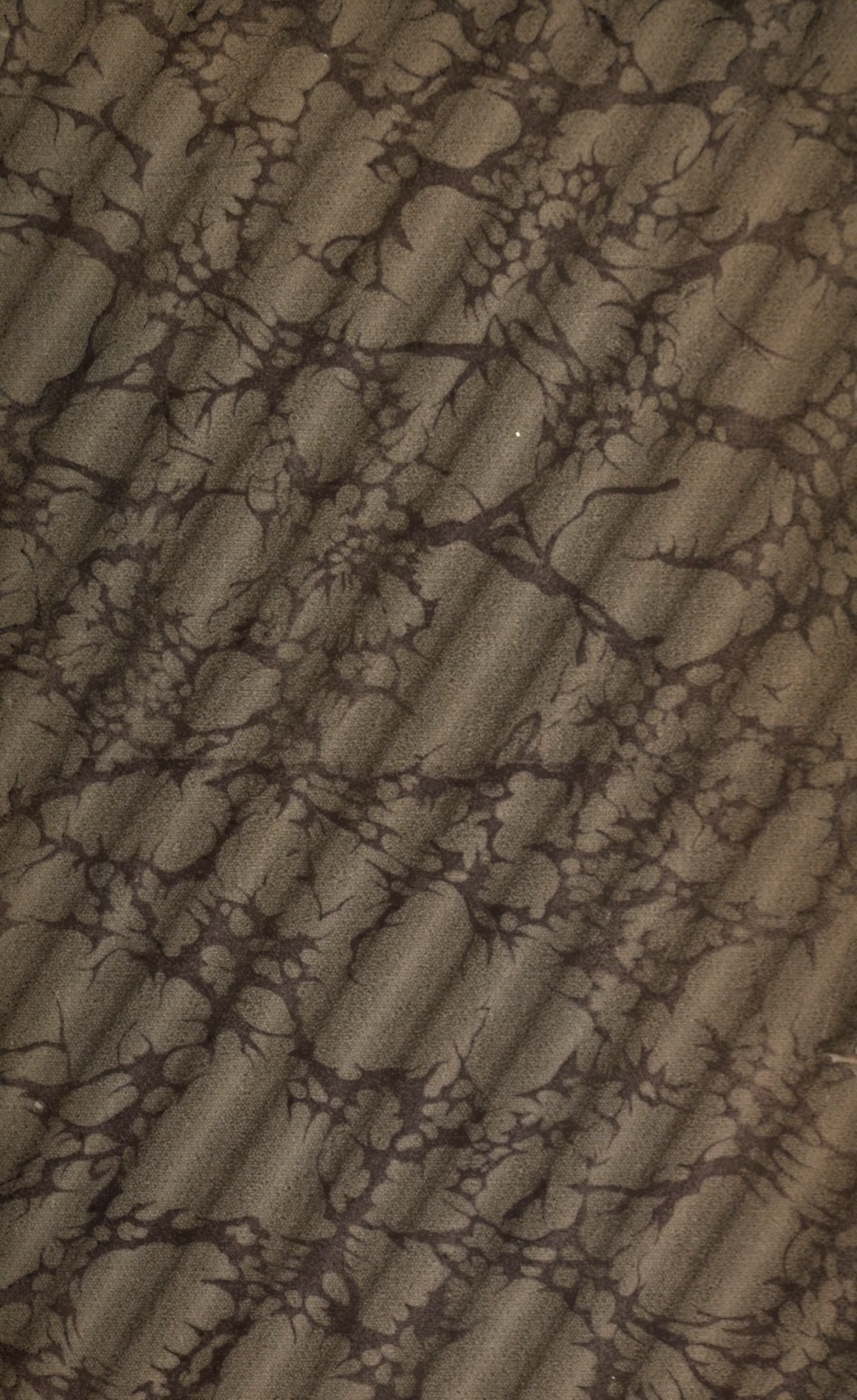

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01486417 7





BALZAC

ET

LA MORALE ROMANTIQUE

PAR

ERNEST SEILLIÈRE
Membre de l'Institut.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108



[M. Henri Bergson, l'illustre philosophe de l'*Evolution créatrice*, a récemment parlé de l'œuvre de M. Ernest Seillière à leurs confrères de l'Académie des Sciences morales et politiques. Ce fut pour résumer ce livre consacré par M. René Guillouin à exposer et à discuter les idées de M. Seillière, sous ce titre : *Une nouvelle philosophie de l'histoire moderne et française*. Ces lignes, si hautement autorisées, forment la meilleure introduction à cette philosophie de l'histoire contemporaine dont la présente étude sur Balzac est un chapitre important].

Toute la pensée théorique de M. Ernest Seillière tourne autour de ces trois termes : impérialisme, mysticisme, raison.

Par impérialisme il faut entendre une tendance à l'expansion et à la domination, qui n'est peut-être que la conscience prise par la vie de son essence même. L'impérialisme apparait comme inhérent à l'élan vital. Il est au fond de l'âme des individus, comme de l'âme des peuples.

Mais c'est un fait aussi que l'âme individuelle, comme l'âme sociale, tend à se croire en relation directe avec quelque pouvoir surnaturel avec lequel elle aurait contracté une espèce d'alliance. Ce sentiment, — qui se fait inspiration, exaltation, enthousiasme, extase, — est générateur du mysticisme. Or, le mysticisme ainsi entendu vient tout naturellement doubler et renforcer les grandes ambitions individuelles et sociales. Impérialisme et mysticisme sont donc solidaires et complémentaires.

Ce ne sont peut-être que deux aspects d'une même tendance ou d'un même élan. Très finement, M. Seillière a mis l'accent tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre.

Mais impérialisme et mysticisme ne peuvent atteindre leur objet que s'ils se plient à la raison. Qu'est-ce que la raison ? C'est l'expérience sociale, condensée dans le tradition.

Au total, une créature impérialiste et mystique et, sinon rai-

sonnable par nature, du moins capable de le devenir par culture, telle est la conception qu'il faut se faire de l'homme individuel et social.

Individu et société varient ainsi avec la nature du mysticisme qui les inspire. La période où nous vivons est caractérisée par une forme de mysticisme qui a paru il y a quelque cent cinquante ans, et qu'on trouve au fond de toutes les manifestations de l'âme moderne. Le créateur en est Jean-Jacques Rousseau, que M. Gillouin, résumant la pensée de M. Seillière, n'hésite pas à appeler « le père du monde moderne.

C'est à tort qu'on a cherché les origines du « Rousseauisme » dans le protestantisme. D'après M. Seillière, le Rousseauisme n'est pas une suite de la Réforme, c'est une seconde Réforme, qui s'oppose à la première comme s'oppose à une religion virile, pessimiste et rationnelle, une mystique féminine, optimiste et chimérique. Si l'on veut en trouver les antécédents immédiats, c'est dans les écrits de Fénelon et de Mme Guyon, c'est dans le quiétisme qu'il faut les chercher. « Rien, dit M. Gillouin, ne montre mieux la formidable puissance, le caractère torrentiel du mysticisme moderne que de le voir émerger une première fois sous les espèces toutes chrétiennes de la Réforme et, en dépit des persécutions et des contraintes, envahir une moitié de l'Europe, puis une deuxième fois, à deux siècles de distance, sous la forme laïcisée du Rousseauisme, submerger l'Europe entière, et d'abord et surtout les pays qui avaient échappé à la première inondation ».

Telle est l'idée inspiratrice du livre de M. Gillouin. Il nous est impossible de suivre l'auteur dans le développement de cette idée, dans l'étude des formes diverses que le mysticisme impérialiste a prises depuis un siècle et demi (mysticisme démocratique, mysticisme social, mysticisme esthétique ou romantisme, mysticisme racial), dans les applications qu'il fait de la doctrine de M. Seillière à l'étude de la France d'aujourd'hui. Bornons-nous à signaler l'analyse qu'il institue du mysticisme de la Révolution, dont le vocabulaire, certes, fut rationaliste et a pu

faire illusion à un historien tel que Taine, mais qui a érigé en Raison un Dieu-Nature, un ensemble d'idées sans doute, mais aussi d'affections et d'émotions. Au fond de ce mysticisme il y a la conviction que le peuple, pris dans son ensemble comme une unité, ou pris dans sa partie le plus vraiment « populaire », le prolétariat, est naturellement bon : c'est le renversement de l'orgueilleuse affirmation sur laquelle sont fondées les aristocraties. C'est là une exagération contre laquelle doit réagir une éducation vraiment nationale.

Terminons par un mot sur la méthode. Il y a une critique qu'on pourrait appeler *statique*. Elle résout l'état d'âme d'un individu ou d'une société en ses composantes actuelles. Telle est la méthode de Taine, l'explication par la race, le lieu, le moment. Elle est intellectualiste ; elle analyse, autant que possible, une pensée complexe en pensées élémentaires. Autre nous parait être la méthode de M. Seillière et de son pénétrant interprète. Elle se préoccupe sans doute du contenu intellectuel de la pensée, mais elle en recherche aussi et surtout le fond émotionnel. Et elle est d'essence *dynamique ;* elle étudie l'âme en mouvement ; elle décrit des courants d'idées et plus encore de sentiments, les suit dans leur marche sinueuse, les regarde avec curiosité s'entremêler, se séparer, se retrouver, se confondre ensemble. Méthode d'une application difficile, mais combien intéressante et instructive ! Entre Rousseau et Fénelon la ressemblance n'apparaît pas d'abord ; mais, une fois l'attention attirée sur une certaine similitude de ton, on saisit des affinités internes, je ne sais quelle parenté musicale entre ces deux grands virtuoses de l'art de la prose, — musique antérieure à celle de la phrase, musique plus profonde que celle des sons, thème et aussi accompagnement communs des exaltations les plus diverses de l'âme moderne.

H. Bergson.

BALZAC
ET LA MORALE ROMANTIQUE

AVANT-PROPOS

L'ÉNIGME BALZACIENNE

La qualité de l'inspiration morale dans l'œuvre d'Honoré de Balzac est une des questions les plus controversées de notre temps. Nous voyons d'une part M. Paul Bourget, suivi sur cette voie par M. Charles Maurras et par tous les disciples de ce dernier, saluer dans l'auteur du *Médecin de campagne* le continuateur des Bonald et des Maistre, le précurseur de Le Play et de Taine, un hygiéniste social du premier rang dont la vie fut employée à lutter contre les dangereuses suggestions de la névrose romantique. — Toút au contraire Émile Zola, dans ses essais critiques, nous avertit de considérer comme un simple trompe-l'œil ce vernis catholique et monarchiste que Balzac s'avisa de jeter sur ses écrits dès que le succès en fut assuré et de considérer son œuvre comme *démocratique* avant tout, — dans le sens donné par l'école rousseauiste à cette dernière épithète. — Cette œuvre ferait de lui le précurseur ou même l'inventeur du « naturalisme » littéraire qui s'épanouit vers 1870, c'est-à-dire d'un mouvement essentiellement romantique en son inspiration, comme il est trop facile à tout esprit attentif de s'en apercevoir ! — On sait au surplus que les défenseurs attitrés de l'autel, Veuillot par exemple, n'ont

nullement pris au sérieux les prétentions catholiques du grand romancier et qu'il a trouvé ses plus nombreux lecteurs dans le camp adverse, parmi les rousseauistes d'éducation ou d'instinct.

Il est bon de relire, à ce point de vue strictement moral, certaines pages bien connues de Sainte-Beuve et les critiques qui ont été formulées dans la *Revue des deux mondes* peu après la mort de Balzac, par un magistrat d'expérience et de conscience, Eugène Poitou. Thureau-Dangin les a résumées dans son *Histoire de la Monarchie de juillet* en ces termes : « Balzac a beau affecter des opinions royalistes, absolutistes surtout, regretter publiquement que Charles X n'ait pas réussi dans son coup d'État ; il a beau se poser en catholique et en théocrate ; il a beau dire, dans la préface de la *Comédie humaine* qu'il écrit à la lueur de ces deux vérités éternelles, la religion et la monarchie. Il n'en est pas moins par son talent comme par ses idées un *révolutionnaire !* » Ce dernier mot, évidemment pris dans le sens de jacobin, de champion du rousseauisme social. Et la démonstration qui suit ce jugement d'ensemble ne laisse guère à désirer pour la vigueur et pour la précision.

Envisageant moi-même Balzac sous l'angle un peu étroit du Dandysme, à propos de Barbey d'Aurevilly[1], je l'ai naguère classé sans restriction parmi les romantiques de nuance byronienne, surtout pour ses romans sur *les Treize*. Mais il faut avouer que c'est là un aspect seulement de sa très complexe personnalité morale. J'ai essayé dans ces pages d'être plus impartial parce que je serai plus complet. J'examinerai en effet méthodiquement

1. Voir notre étude sur ce brillant représentant de la quatrième génération romantique, presque contemporain de la troisième par sa naissance et devenu dans sa vieillesse le patriarche respecté de la cinquième (Paris, Bloud, 1910).

l'attitude adoptée par ce puissant artiste à l'égard des trois ramifications principales que porte et nourrit selon moi le tronc du mysticisme rousseauiste, cette religion de notre temps : à savoir, le mysticisme passionnel, le mysticisme esthétique et le mysticisme social.

CHAPITRE PREMIER

BALZAC CARESSE D'ABORD ET CONDAMNE ENSUITE LE MYSTICISME PASSIONNEL

J'appelle mysticisme passionnel, cette tendance, commune à la plupart des disciples de Rousseau qui les conduit à considérer et à présenter, plus ou moins ouvertement, la passion — qu'elle soit d'ailleurs ou ne soit pas conforme aux disciplines sociales — comme la voix d'un Dieu allié dans le cœur de l'homme, et, par suite, comme une sorte d'impératif catégorique du sentiment, auquel on ne saurait refuser d'obéir.

Au premier abord, on pourrait penser que Balzac demeura fort loin de cet état d'âme, car il ne s'est pas privé de railler l'amour tel qu'il le voyait compris et pratiqué par les romantiques avoués et avérés dans son entourage. Sa *Physiologie du mariage*, par exemple, oppose en toutes lettres la *névrose romantique* à la névrose (?) classique dans les manifestations contemporaines de la passion. La névrose classique, dit-il, fait des femmes belliqueuses, emportées, bouillantes et convulsives (?) comme l'étaient les *Bacchantes* grecques. — En réalité, rien de moins « classique » que la Bacchante, cette survivante des vieux mysticismes de la Hellade barbare. — La névrose romantique se traduit par le despotisme incohérent des « vapeurs ». Une jeune femme à la peau blanche, toute élégiaque et septentrionale, croit voir des figures sinistres dans les nuages, parle à voix basse de défunt son père ou de défunt son cousin ; elle invoque ces ombres

lamentables, ressent toutes leurs maladies, est attaquée de tous leurs maux ! Essayez-vous de la consoler ? Voilà une femme qui « bâille comme un coffre », qui se plaint de la poitrine, qui repleure, qui vous supplie de la laisser à sa mélancolie et à ses souvenirs ; elle vous entretient de ses dernières volontés, suit par l'imagination son propre convoi, s'enterre et étend sur sa tombe le panache vert d'un saule pleureur ! Si en effet les classiques abusent du maillot qui dessine les formes, les romantiques en revanche se drapent avec beaucoup trop d'ostentation dans leur linceul. — Voilà une conception quelque peu superficielle mais franchement satirique à coup sûr de la passion ossianique et byronienne. — Vers le même temps *La Peau de chagrin* mettait en scène un jeune romantique parlant « le langage du genre » et en donnait cet échantillon : voyant passer une jolie femme au bras d'un vieillard, il demande « dans quel cimetière cette jeune goule a bien pu déterrer ce cadavre » ! Enfin la duchesse de Maufrigneuse, compromise par ses imprudences galantes et désirant donner le change à l'opinion, essayera de passer pour une Agnès *romantique* en jouant l'ascétisme, le séraphisme, l'ossianisme, le catholicisme et l'admiration du moyen âge.

L'inspiration de la *Physiologie du mariage* est d'ailleurs le plus souvent celle du XVIIIe siècle libertin, et lorsque, dans la *Vieille fille*, le chevalier de Valois, ce débris de l'ancien régime, évoquera sous nos yeux ses souvenirs de jeunesse, il affirmera que la femme a beaucoup perdu lorsqu'elle a jugé bon de se lancer à corps perdu dans le « sentiment ». Elle s'est « tordu les nerfs » : elle y a perdu ce bon petit plaisir de naguère, désiré sans honte, accepté sans façon. Jadis ces dames n'employaient les « vapeurs » que comme un moyen pour arriver plus vite à leurs fins : elles en font désormais une véritable *maladie* qui se traite par les potions calmantes. Le règne de

Louis XIV et celui de Louis XV ont été les adieux de l'humanité aux *plus belles mœurs du monde!* — Tout cela nous laisse fort loin du mysticisme instauré dans la passion par le lyrisme moderne. Nous allons voir cependant qu'il n'y a là qu'une apparence et que la conception balzacienne de l'amour est loin de s'exprimer toute entière par les plaisanteries que nous venons de rappeler.

I. — QUELQUES COMPLAISANCES POUR L'ADULTÈRE « POÉTIQUE »

Balzac s'est en effet laissé mener vers l'amour romantique par le détour de la « poésie ». Car la passion est, à ses yeux, *poétique*. C'est une *fille du ciel*, bien qu'elle soit le plus souvent honnie par la société, trop jalouse de ses droits, et devienne ainsi pour ceux qui l'écoutent une source de malheur. Déjà la *Physiologie du mariage* nous apprend que le philosophe fut vaincu par le *poète* dans la personne morale de Jean-Jacques Rousseau. Lorsqu'il a conservé, dans le cœur de Julie mariée, des vestiges de son premier amour pour Saint-Preux, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a été séduit par une situation plus *poétique*, plus *touchante*, mais moins *utile* en revanche que les leçons de *vertu qu'il s'était promis de développer*. En réalité, il suffit de lire les *Confessions* pour apprendre que l'*Héloïse* n'est nullement sortie d'une inspiration vertueuse, tout au contraire : la vertu n'y a été introduite qu'après coup, et il est aisé de s'en apercevoir. Mais on connaît par ces lignes révélatrices, que l'auteur des *Chouans* approuve celui de *Julie* et qu'il est prêt à sacrifier de son côté à la *poésie* pour conquérir le succès.

Dans *Un grand homme de province à Paris*, d'Arthez, qui est l'incarnation personnelle de Balzac dans ce roman, prononcera sur Walter Scott une appréciation plus nettement rousseauiste encore. L'œuvre de Scott, explique-t-il, est vide de passion, soit que l'auteur ait ignoré la passion pour

sa part, soit que la peinture lui en ait été interdite par les mœurs *hypocrites* de son pays natal. Que ce soit pour l'un ou pour l'autre motif, la femme n'est chez lui que le *devoir incarné* et c'est même pourquoi, sauf de très rares exceptions, ses héroïnes sont exactement semblables entre elles, étant d'ailleurs toutes pareilles à la Clarisse de Richardson. Mais justement parce que la femme *porte le désordre dans la société par ses passions*, l'artiste ne doit pas hésiter à peindre des femmes passionnées ; elles lui fourniront des ressources immenses dont l'Écossais n'a consenti à se priver que pour être lu dans toutes les familles de la prude Angleterre. Exemple que Balzac se gardera bien de suivre ! Alors occupé de ses romans historiques sur l'époque des derniers Valois, il est heureux de trouver sur son chemin les *fautes charmantes* et les mœurs *brillantes* du catholicisme pour les opposer aux sombres figures de la Réforme, pendant la période la plus passionnée de notre histoire !

Ce contraste entre sa propre conception de l'art et celle de Scott, son premier inspirateur, continuera d'ailleurs de le préoccuper au point de vue théorique puisqu'il y reviendra dans sa Préface générale à la *Comédie humaine*. Scott, explique-t-il, a parlé insuffisamment de la femme parce que ses modèles étaient des *schismatiques* et que la femme protestante n'a pas d'idéal. — On voit de quel idéal, à la fois passionnel et poétique, il est ici question. — Elle peut être chaste, pure, vertueuse certes ; mais son amour, dépourvu d'expansion, sera toujours calme et rangé comme un devoir accompli. C'est à croire que la Vierge Marie se soit plue à refroidir le cœur de ces sophistes qui la bannissaient du ciel, elle et les trésors de miséricorde qu'elle garde à l'endroit des *péchés féminins*. Aussi, dans le protestantisme, n'y a-t-il plus rien de possible pour la femme après la faute, tandis que, dans l'Église catholique, *l'espoir du pardon rend la coupable*

sublime. — On voit quelle tendance se cache dans des affirmations de ce genre : elles ne visent à rien moins qu'à incorporer le mysticisme passionnel au catholicisme, en dépit de l'inspiration morale principalement rationnelle de cette religion ! Car la conclusion logique de tels développements serait que toute femme doit fauter avant d'être sublime et en vue de le devenir ; c'est bien ce que pense Balzac en tant qu'*artiste* à la mode de son temps ; il a été mainte fois séduit par ces situations « poétiques » ou « touchantes », quoique fort peu « utiles » en revanche, que Rousseau n'a pas hésité à choisir tandis que Scott les écartait constamment de sa pensée. — Nous allons étudier quelques-unes d'entre elles afin de pouvoir juger, en connaissance de cause, les suggestions de l'œuvre balzacienne sur le terrain de la discipline conjugale.

1. *La morale « au fer chaud » et ses insuffisances.*

Prenons par exemple en mains la nouvelle intitulée *Le Message*, mais sous sa forme première et telle que l'imprima la *Revue des deux mondes* du 15 février 1832. Le préambule raconte une discussion qui se serait déroulée peu auparavant dans un salon parisien sur la moralité des ouvrages de l'esprit. Il y a, opine la maîtresse de maison, deux manières d'instruire une nation : la première et la plus morale consiste à élever les âmes en mettant sous les yeux du lecteur des exemples dignes d'être suivis ; la seconde préfère montrer le vice dans ce qu'il engendre de plus horrible, le faire parvenir à ses dernières conséquences et laisser chacun dire à son voisin devant un tel spectacle : « Voilà donc où mènent les passions déréglées ! » C'est ce dernier principe qui fournit le secret des livres ou des drames dont les auteurs modernes nous accablent. — Peut-être, conclut alors la femme d'expérience dont je viens de résumer le discours, peut-être y a-t-il de

la *poésie* dans ce système ? Peut-être pourra-t-il inspirer des œuvres remarquables ? Mais les âmes distinguées, les cœurs auxquels il est resté quelque noblesse après la tourmente des passions et les orages du monde le proscriront toujours, car la *morale au fer chaud* est assurément un triste remède lorsque la morale décente peut encore suffire à la société.

Dans l'auditoire figure cependant la jeune comtesse d'Esther qui est sur le point de manquer au devoir conjugal en cédant à l'amour d'un bel officier, Ernest de la Plaine. Or un des assistants, M. de Villaines, est au courant de cette intrigue ; il déteste d'ailleurs La Plaine, et, pour *venger de vieilles injures*, il se décide à profiter du tour qu'a pris la conversation ; il éclairera la comtesse sur le danger dont elle est menacée et Balzac fait remarquer à ce propos que la plupart de nos belles actions apparentes ont l'égoïsme pour principe, en sorte que si l'on veut demeurer philanthrope, il est prudent de peu fréquenter les hommes ! Villaines prend donc la parole à son tour et prie ses auditeurs de réfléchir au procédé qui serait le meilleur pour éclairer une jeune femme qu'on saurait sur le point de s'abandonner à tous les plaisirs, à tous les dangers d'une première passion : « Croyez-vous, interroge-t-il, que je puisse obtenir de cette femme une renonciation entière et complète de ses espérances en lui citant quelques phrases éloquentes et classiques, taillées en plein drap dans Fénelon ou dans Bossuet ? Non, elle n'écoutera seulement pas. Mais si je lui racontais une aventure effrayante, arrivée récemment, qui peignît énergiquement les malheurs inévitables dont toutes les passions *illégitimes* sont les tributaires, elle réfléchirait. Peut-être elle s'arrêterait au bord de l'abîme ! » Et là-dessus Villaines entame le récit du *Message*, en regardant la comtesse d'Esther à la dérobée.

Seulement ce *Message*, qui figure maintenant sans préam-

bule et sans précautions oratoires dans les *Œuvres* de Balzac, est le récit d'un adultère facile, tranquille, accepté de tous! Deux jeunes gens assis côte à côte sur l'impériale d'une diligence se font mutuellement confidence de leurs amours; ils ont l'un et l'autre pour maîtresses des femmes de trente-huit à quarante ans, admirablement conservées, dotées de maris parfaitement aveugles et naïfs. L'un de ces jeunes gens est tué, quelques minutes plus tard, dans un accident survenu à la voiture. Le survivant, chargé par le mourant de remettre à l'objet de sa passion les lettres qu'il en a reçues, s'acquitte de ce « message » avec un entier défaut de tact, mais pourtant sans aucun dommage, grâce à l'imbécillité du mari. La dame, exquise et sensible, peut en effet se livrer à une douleur sans bornes sous le regard de cet imbécile sans lui ouvrir en aucune façon les yeux sur sa situation : « Les moindres paroles, ajoute le messager en terminant le récit de sa mission, les gestes, les actions de cette femme me prouvèrent la noblesse d'âme, la délicatesse de sentiment qui faisaient d'elle une de ces chères créatures d'amour et de dévouement si rare-semées sur cette terre! » Et sans doute le souvenir de Mme de Berny hantait-il à ce moment la mémoire de son reconnaissant amoureux.

Le récit de Villaines ne laisse pas d'étonner quelque peu ses auditeurs dont la maîtresse du logis traduit alors l'impression unanime en ces termes : « Et vous avez cru voir dans cette aventure une leçon pour les jeunes femmes? Rien ne ressemble moins à un conte moral! C'est un malheur, ce n'est pas un enseignement. Il faudrait conclure de cette histoire que nous ne devons pas voyager sur les impériales! Vous nous avez présenté la comtesse si *heureuse*, son mari si bien *dressé* que la moralité de votre exemple est, en conscience, fort peu édifiante! — Quoi, Mesdames, riposte Villaines sans se démonter, n'est-ce donc rien que de vous montrer quelle *instabilité* frappe les

liaisons *criminelles*, de vous faire voir le hasard, les hommes, les choses aux ordres de cette *justice secrète* dont la marche est indépendante de celle des sociétés ? N'y a-t-il pas là de quoi faire frémir une femme au moment où elle va se livrer au malheur ? » Il essaye pourtant de remplir plus exactement son programme et conte aussitôt une seconde aventure, celle qui, dans la rédaction définitive de l'œuvre balzacienne, a pris place à la fin de *Autre étude de femme.* Cette fois, il s'agit bien d'un affreux châtiment de l'adultère, dans le tragique décor du passage de la Bérésina. Le narrateur conclut, avec intention, que ces scènes d'effroi sont pour lui moins horribles que le spectacle d'une jeune et jolie femme, encore pure, mais prête à devenir la proie d'un homme *sans principes !* — Mme d'Esther a compris : vers la fin de la soirée, elle prend Villaines à part pour le remercier du conseil déguisé dont elle fera son profit ; mais aussitôt ce personnage, qui garde « une ombre de pudeur », se souvient des mobiles peu nobles qui lui ont dicté son intervention, *rougit* du rôle de moraliste qu'il vient de jouer sans nulle conviction sérieuse, et, dès cette heure, se sent à son tour passionnément épris de la jeune comtesse ! La voilà donc entre deux dangers désormais ! — Ainsi finit de façon sceptique, cynique même, cette tentative incohérente — ou peut-être ironique, — pour justifier la *morale au fer rouge,* dans la littérature délétère qui prit chez nous son essor au lendemain des journées de Juillet.

Pourtant nous n'avons pas encore affaire ici à du romantisme passionnel proprement dit, car ni M. de Villaines, ni M. de La Plaine ne cherchent à couvrir leur passion d'un masque mystique. L'une de ces nouvelles que Balzac a plus tard soudées entre elles tant bien que mal, — et plutôt mal que bien, il faut le reconnaître, — pour en faire sa célèbre *Femme de trente ans*, le morceau intitulé précisément : *A trente ans* va nous faire entendre une glorification déjà bien plus nette de la passion rousseauiste ou byro-

nienne, au lieu que les cinq autres épisodes qui complètent ce roman décousu sont de tendance plutôt morale au point de vue passionnel, ainsi que je le dirai plus loin.

« A trente ans » donc, nous voyons Mme d'Aiglemont, qui se maria cependant par amour et contre le gré de ses parents, prendre pour amant Charles de Vandenesse, décision qui provoque de la part de l'auteur ces exclamations significatives : « Délicieuses passions, presque toujours délicieusement savourées par les femmes qui les font naître parce qu'à ce bel âge de trente ans, *sommité poétique* de la vie des femmes, elles peuvent en embrasser tout le cours et voir aussi bien dans le passé que dans l'avenir ! » Et, plus loin, voici des commentaires trop évidemment ironiques, tels que M. de Villaines aurait pu les formuler au profit de Mme d'Esther : « Nulle leçon n'est trop forte pour de fortes tentations. La réclusion autrefois ordonnée à la femme en Grèce, en Orient et qui devient de mode en Angleterre (!) est la *seule* sauvegarde de la morale domestique ; mais, sous l'empire de ce système, les agréments du monde périssent ; ni la société, ni la politesse, ni l'élégance des mœurs ne sont alors possibles. *Les nations devront choisir*. » Et l'on imagine en quel sens choisissaient les lectrices de trente ans ou même de vingt-cinq.

Rapprochons enfin de ces déclarations significatives un aphorisme qui figure dans *La fille aux yeux d'or*, à propos d'Henri de Marsay : « Disons-le *à la louange* des femmes, il obtenait toutes celles qu'il *daignait désirer !* Et que faudrait-il penser d'une femme *sans amant* qui aurait pu résister à ce jeune homme armé de la beauté qui est l'esprit du corps, armé de l'esprit qui est une grâce de l'âme, armé de la force morale et de la fortune qui sont les deux seules puissances réelles ! » — Ou encore ces impressions de l'actrice Coralie qui s'est éprise à première vue du louche aventurier qu'est devenu Lucien de Rubempré entre les mains de Vautrin et qui contemple le jeune

homme endormi : « Elle s'enivrait, sans pouvoir s'en repaître, de ce *noble* amour qui réunissait les sens au cœur et le cœur aux sens pour les exalter ensemble. Cette *divinisation* qui permet d'être deux ici-bas pour sentir, mais *un seul dans le ciel pour aimer* était son *absolution.* Agenouillée à ce lit, heureuse de l'amour en lui-même, l'actrice se sentait *sanctifiée !* » Et nous voici bien loin cette fois du XVIIIe siècle galant, en pleine conception rousseauiste et mystique de la sanctification par l'amour !

2. *La rencontre de Mme de Castries et son écho littéraire.*

L'année 1832 met Balzac en présence de la marquise de Castries, née Maillé, une chaude admiratrice de ses premiers écrits : elle vit séparée de son mari après une aventure passionnelle qui a eu quelque retentissement. — Honoré espère un instant que cette femme pourra jouer dans sa vie le rôle que Mme Hanska y tiendra quelques années plus tard et il s'efforce de l'y décider par un nouveau plaidoyer romanesque en faveur de la passion sanctifiante. La *Femme abandonnée* qui est datée d'octobre 1832 par son auteur, est certainement un écho de cet espoir car ces pages nous apportent une glorification, paisible et décidée, de l'adultère *poétique.*

Le jeune baron Gaston de Nueil s'ennuie considérablement à Bayeux, qu'il habite, lorsqu'il apprend la présence en cette ville de Mme de Beauséant qui vient d'être mise au ban de la société parisienne pour une aventure retentissante, pour un de ces éclats que la plupart des femmes condamnent, mais *envient !* Cette personne tient par sa naissance aux anciens ducs de Bourgogne et c'est un spectacle *imposant* que de voir, dans un immense salon silencieux de province, une si grande dame séparée du monde entier et privée par surcroît du seul cœur qui pût faire battre le sien *sans honte !* M. de Nueil se trouve bien hon-

teux de sa médiocrité en face de *la plus grande poésie dont puisse s'envelopper une femme ;* il est en effet persuadé que, pour les amoureuses modernes comme jadis pour les familles de haut rang, *la gloire d'un crime en efface l'opprobre !*

Aux espérances qu'il a bientôt fait de concevoir, Mme de Beauséant oppose d'abord la thèse de l'adultère *unique* qui peut passer pour le mariage voulu, en connaissance de cause, par la femme à qui une première union légale fut trop souvent imposée par les siens, en vertu de considérations purement sociales : « Si j'étais seulement soupçonnée d'une seconde faute, explique-t-elle alors à son nouveau soupirant, je deviendrais pour tout le monde une femme méprisable et vulgaire. Je ressemblerais aux autres femmes ! Une vie désormais pure et sans tache donnera donc du relief à mon caractère. Je suis trop fière pour ne pas essayer de demeurer au milieu de la société comme un *être à part*, victime des lois par mon mariage, victime des hommes par mon amour. Si je ne restais pas fidèle à ma position, je mériterais tout le blâme qui m'accable et je perdrais ma propre estime. Je n'ai pas eu la haute vertu *sociale* d'appartenir à un homme que je n'aimais pas. J'ai brisé, malgré les lois, le lien du mariage : c'était un tort, un crime, ce sera tout ce que vous voudrez, mais, pour moi, cet état équivalait à la mort. J'ai voulu *vivre !* Si j'eusse été mère, peut-être aurais-je trouvé des forces pour supporter le supplice d'un mariage imposé par les convenances ? A dix-huit ans, nous ne savons guère, pauvres jeunes filles, ce qu'on nous fait faire. J'ai violé les lois du monde, le monde m'a punie : nous étions justes *l'un et l'autre*. N'est-ce pas *une loi de notre nature que d'être heureuses ?* J'étais jeune, j'étais belle : j'ai cru rencontrer un être aussi aimant qu'il paraissait *passionné*. Mes souffrances m'ont appris à ne pas m'exposer (de nouveau) à l'abandon ! » — Quelques années plus tard, dans *Béatrix*, Mme de Castéran (qui incarne Mme d'Agoult après son aventure avec Liszt), tien-

dra le même langage à Calyste du Guénic, agira comme elle parle et ne cédera pas à ce jeune homme.

En 1832, Balzac entend bien arriver à ses fins près de Mme de Castries ; c'est pourquoi, peu après cette ferme déclaration de principes, Mme de Beauséant tombe dans les bras de Nueil qui l'a suivie en Suisse et vit avec cet amant pendant neuf ans parfaitement heureuse. A ce moment le peu chevaleresque personnage se laissera tenter par un mariage riche et sa maîtresse lui rendra sa liberté par une lettre significative : « Je serai consolée par une pensée de femme. N'aurai-je pas possédé en toi l'être jeune et pudique, toute grâce, toute beauté, toute délicatesse, l'adorable cortège qui suit l'amour adolescent, un Gaston que nulle femme ne peut plus connaître et dont j'ai délicieusement joui... Je vivrai heureuse de cette belle vie passée, mais inconnue à tout ce qui n'est pas nous deux ! » Nueil, bientôt dégoûté de son banal mariage, revient vers Mme de Beauséant, qui le met alors à la porte et le pousse au suicide par cette rigueur. Voici la conclusion de Balzac. Si, après avoir connu un amour tel que celui de Mme de Beauséant, un homme s'en prive pour tomber dans quelque mariage froid, si l'épouse avec laquelle il espéra goûter de nouveau la félicité lui prouve, par quelqu'un de ces faits qui restent ensevelis dans les ténèbres de la vie conjugale, que cette félicité ne renaîtra plus jamais pour lui, s'il a donc blessé mortellement, *au profit d'une chimère sociale, sa véritable épouse ici-bas,* alors il n'a plus qu'à mourir ou à se réfugier dans cette philosophie matérielle, égoïste et froide qui fait horreur aux âmes de passion ! — Quant à Mme de Beauséant, elle était en droit de se refuser, après le mariage de Gaston, au plus avilissant des partages : une épouse peut bien le subir parfois, pour de hautes raisons sociales, mais une maîtresse le doit avoir en haine puisque dans la pureté de son amour réside *toute sa justification!* Soit, mais pourquoi Mme de Beauséant n'a-t-elle

pas agi de la sorte après son premier adultère et réserve-t-elle à son second amant les manifestations de sa « pureté ». — Tout cela est fort teinté de mysticisme passionnel à la mode du jour, sur un fond d'épicurisme gaulois, héritage de Mme de Berny.

3. *La résistance de Mme de Castries et sa répercussion dans la morale balzacienne.*

La Femme abandonnée nous a dit les sentiments, les espoirs, les résolutions de Balzac amoureux de Mme de Castries et cherchant à la diriger dans un sens conforme à ses vœux. Mais les sympathies, toutes littéraires, de la marquise n'eurent pas le pouvoir de la mener jusqu'à l'amour ; elle se refusa aux instances de son adorateur et celui-ci confiait un peu plus tard à l'énigmatique Louise, sa correspondante anonyme de 1836, que ç'avait été l'un des plus cuisants chagrins de sa vie ! Nous possédons un curieux monument de cet état d'âme dans un fragment longtemps inédit qui avait été destiné par Balzac à trouver sa place dans le *Médecin de campagne* et qu'a publié la *Revue des deux mondes* du 1er juillet 1914 ; son échec, si sensible à sa vanité grandiose, y est commenté en termes significatifs. — Le médecin explique en effet que personne ne l'aima dans sa jeunesse, parce qu'il est doué de génie et que seuls les médiocres savent plaire aux femmes. Enfin, à trente-quatre ans (Balzac en avait trente-trois en 1832), il rencontre la femme de ses rêves. Elle a aimé déjà, mais pourrait être *innocentée* de ce faux pas, car la puissance de transformation de la femme lui permet de *restaurer sa sainte innocence par la vertu d'un véritable amour !* Ce qui nous rejette en plein mysticisme de la passion [1].

1. Et pourtant Balzac a protesté plus tard contre la réhabilitation de la courtisane par l'amour, ce thème rousseauiste développé par Hugo dans *Marion Delorme*, par Barbey d'Aurevilly dans *Amaidée*, par Dumas fils

Par malheur, cette belle personne ne songe nullement à « restaurer sa sainteté » et son amoureux n'en obtiendra que des coquetteries sans conséquences, un baiser à l'occasion, rien de plus ! Elle se montrera fidèle à son éducation mondaine, au *jésuitisme de la société*, habituée qu'elle fut, dès son entrée dans ce grand bal de la haute vie parisienne, à jouer avec les sentiments, à juger sans sérieux les passions des hommes, à commettre quotidiennement de ces crimes pour lesquels il n'y a point d'échafaud. Elle lui refusera cette dernière faveur qui n'est *rien* mais dont le monde fait tout en lui accordant une importance qu'elle n'a point. Et certes, ajoute le savant rustique avec quelque naïveté, personne n'a prié Dieu plus ardemment que moi de *créer une autre preuve que celle-là pour l'alliance des cœurs !* Hélas, l'amour immatériel n'est que dans les cieux ! — Et l'on songe ici, malgré soi, à la théorie du « clou d'or », hasardée par Sainte-Beuve qui se crut si différent de Balzac mais communia pourtant avec lui par quelques traits de rousseauisme essentiel.

Le médecin de campagne se demande même, avec une sorte de colère rétrospective, s'il n'aurait pas manqué son bonheur par défaut d'audace et pour n'avoir pas suivi les conseils dès ce moment formulés par cet Henri Beyle-Stendhal dont Balzac fera plus tard la renommée ; en d'autres termes, si sa belle n'attendait pas d'être quelque peu violentée pour se donner à lui sans plus de façons ? Mais il sent qu'il aurait détesté un bonheur arraché de la sorte : « J'avais devant moi un avenir immense pour dot. Je ne voulais rien que pour elle, je voulais justifier son choix à tous les yeux. Dans mon ivresse, j'espérais la

dans la *Dame aux Camélias*. Son Vautrin, devenu l'abbé Herrera, s'adresse en ces termes à Esther Gobseck dans *Splendeur et misères des Courtisanes* : « Vous êtes fille, vous resterez fille, vous mourrez fille, car malgré les séduisantes théories des éleveurs de bêtes, on ne peut devenir ici-bas que ce qu'on est ! »

rendre fière de moi. Près d'elle, je m'abandonnais à des songes magnifiques dont, par timidité, par pudeur d'amour, je ne lui disais que peu de choses, ayant peur de la devoir à une séduction, ne voulant la tenir que d'elle-même ! » Telle fut vraisemblablement l'attitude de Balzac vis-à-vis de Mme de Castries, attitude qui n'eut pas pour résultat d'attendrir cette séduisante personne.

On sait que le romancier devait être plus heureux peu de temps après avec Mme Hanska, de culture moins parisienne et qui jugea mal, à distance, la véritable situation sociale de son adorateur. Cette victoire lui rendit plus amer encore le souvenir de la résistance qui lui avait été opposée d'autre part, et, dès 1834, il traduira cette amertume en paroles violentes dans la *Duchesse de Langeais* : « Apprends, dit Ronquerolles, l'un des Treize, à Montriveau qui fait partie du même groupe, apprends que les femmes de notre *faubourg* veulent posséder sans être possédées. Elles ont transigé avec la nature. La jurisprudence de la *paroisse* leur a presque tout permis, moins le péché positif. Les friandises dont te régale ta jolie duchesse sont des péchés véniels dont elle se lave dans les eaux de la pénitence. Mais si tu avais l'impertinence de vouloir sérieusement le grand péché mortel, la tendre Antoinette aurait tout oublié ! Frappe donc sans cesse ; quand la cervelle aura cédé, la passion entrera peut-être dans les ressorts métalliques de cette machine à larmes, à manières, à évanouissements, à phrases fondantes, et tu verras le plus magnifique des incendies ! » La prophétie se réalise, car on connaît l'intrigue forcenée de ce récit, sorte de revanche imaginaire prise par le galant rebuté sur son inhumaine marquise. — Une fois encore, sept ans plus tard, dans *Les secrets de la Princesse de Cadignan*, se trahira la rancune implacable que Balzac conserve à la grande dame qui a repoussé ses hommages après les avoir provoqués. Le manège imaginé par la princesse pour

s'attacher le génial d'Arthez sera même stigmatisé de façon beaucoup trop sévère à notre avis dans ces pages exaspérées, car elle désire sincèrement être aimée de lui ; innocenter à tout prix son lourd passé de femme aux yeux du naïf écrivain, c'est encore lui témoigner son attachement par un détour.

Pour contempler sous ses aspects divers l'instable doctrine passionnelle de Balzac, il est intéressant d'étudier son *Honorine*, une réédition quelque peu confuse du *Jacques* et du *Léoni* de George Sand, avec des conclusions assez différentes toutefois. On y voit une jeune femme exquise épouser, par inclination, un camarade d'enfance, puis abandonner, après trois ans de mariage, cet homme à la fois excellent et supérieur pour fuir avec un Don Juan vulgaire, qui la délaisse, enceinte, après quelques mois de vie commune. Elle refuse néanmoins avec obstination de retourner auprès d'un époux qui lui pardonne, qui l'adore toujours et subvient secrètement à tous ses besoins avec une héroïque délicatesse. Mais quoi ! Elle ne l'aime pas, ou du moins, elle a reconnu par expérience qu'en cet homme de bien elle n'aime que l'âme et le caractère, ce qui est loin de lui suffire ! Jamais elle ne pourra oublier les étreintes de son amant de passage et c'est précisément par cette attitude, si bassement matérielle, qu'elle prétend servir l'*idéal*, ou même le *divin !* Donc mysticisme passionnel encore et de la plus audacieuse espèce, puisque c'est l'amour le plus purement physique qui est ici présenté comme dicté par Dieu à cette Bachante ! — Mais, d'autre part, le récit est semé de commentaires qui condamnent la faute de la comtesse et sa conclusion venge la morale outragée puisque, en fin de compte, l'épouse infidèle reprendra la chaîne du devoir et qu'elle mourra la première de ce trop pénible effort : son « Jacques » ne fera que la suivre au tombeau. L'auteur conclura, en moraliste rationnel, cette fois, que l'erreur de ces deux

nobles êtres fut de croire que *le mariage est fondé sur la passion*. Ce n'est donc plus tout à fait ici l'inspiration de Sand à Venise, de Sand avant tout préoccupée, et pour cause, de donner le beau rôle à la femme adultère. Balzac est un psychologue qui ne recule pas devant les situations audacieuses mais garde le plus souvent son sang-froid vis-à-vis d'elles[1] et qui, une fois certaines concessions consenties à la *poésie* de la passion ainsi qu'aux exigences affectives de ses lectrices habituelles, sait faire entendre en sourdine la voix de la raison, de l'expérience et de l'hygiène sociale.

Signalons enfin çà et là, dans ses analyses sentimentales, une veine bien reconnaissable de Beylisme qui provient de sa sympathie pour la personne et pour l'œuvre de Stendhal. Déjà dans la *Femme abandonnée*, il mentionne avec admiration le mot courageux d'une Italienne, une de ces créatures *divines* dont l'âme est aux antipodes de celle des Parisiennes ; cette femme, qu'on trouverait *profondément immorale* de notre côté des Alpes, disait en lisant les romans français du moment : « Je ne vois pas pourquoi ces pauvres amoureux passent tant de temps à arranger *ce qui doit être l'affaire d'une matinée !* » Et, dans la *Maison Nucingen*, publiée en 1837, on lit un paragraphe sur *l'hypocrisie* anglaise qui fut manifestement emprunté de Stendhal, puisque celui-ci est, à ce propos, présenté comme un des hommes les plus spirituels et les plus profonds de notre époque ! Mais surtout la nouvelle datée de 1839 qui s'intitule *Massimila Doni* est imitée des récits italiens de Beyle. On y voit un Vénitien noble et pauvre, épris d'une riche duchesse florentine qui lui résiste longtemps parce qu'elle est mariée, mais finit par combler tous ses vœux en dépit de cette dernière circonstance. Stendhal y est une fois de plus désigné par

1. Dans ses *Lettres à l'Etrangère*, il proclame « puéril et faux » ce roman de *Jacques* qui est le catéchisme le plus complet du mysticisme passionnel.

son nom comme « l'un des écrivains les plus ingénieux de ce temps et l'un de ceux qui ont le mieux observé l'Italie[1] » ! Et Balzac affirme encore, en beyliste docile, que dans la France telle que nous l'a faite la *manie des mœurs anglaises*, nous ne saurions jamais concevoir le *sérieux* qu'une femme vénitienne apporte à ses investigations d'amour ! — C'est avec un pareil « sérieux » que le mysticisme passionnel du rousseauisme est uni au galant épicurisme du XVIIIe siècle voltairien, et dans l'œuvre de Stendhal et dans certaines parties de l'œuvre balzacienne.

II. — LES SUGGESTIONS DE L'EXPÉRIENCE ET DE LA RAISON

Nous venons de voir Balzac influencé par la conception de l'amour que lui suggèrent les grands lyriques de son temps, mais ce fut peut-être dans son vocabulaire plus encore que dans ses convictions intimes, et nous allons maintenant le trouver maintes fois rebelle à leur enseignement sentimental. — Notons avant tout que les études de femmes qui ont fait sa célébrité au lendemain de 1830, consentent déjà de larges sacrifices à la morale rationnelle ; leur ton seul ou certaines de leurs descriptions épisodiques ont pu flatter les instincts féminins déréglés, comme son critique Sainte-Beuve le lui a reproché tant de fois. — Déjà, dans *les Chouans*, son premier roman de quelque valeur, l'héroïne toute byronienne du récit Mlle de Verneuil, mi-duchesse et mi-courtisane, croit devoir *épouser* le marquis de Montauron, presque mourant, avant de se donner à lui. *La Maison du chat qui pelote*, sur laquelle nous aurons à revenir quand nous traiterons du mysticisme esthétique dans l'œuvre balzacienne, oppose le bonheur d'une jeune bourgeoise qui a franchement accepté un mariage de raison aux infortunes de sa sœur, qui a voulu épouser contre le

1. On sait que l'article de l'éphémère *Revue parisienne* qui l'a envoyé à l'immortalité est de l'année suivante.

gré des siens un artiste dépourvu de sérieux dans sa conception de sa vie. *Le bal de Sceaux* nous montre la coquette et altière Mlle de Fontaine manquant le bonheur de son existence pour avoir repoussé par orgueil la main de Maximilien Longueville, un riche bourgeois qui l'aime et qui, par la suite, deviendra pair de France, comme elle avait résolu que son mari devrait l'être ; elle vivra malheureuse près d'un vieil oncle noble auquel elle a donné sa main par dépit. — Dans *La Paix du ménage*, une épouse courageuse et avisée reconquiert son mari volage. Enfin *Madame Firmiani*, qui passe pour une femme déclassée près de ceux qui fondent leurs jugements sur les apparences, a secrètement épousé l'homme que le monde croit son amant ; elle l'avouera pour mari aussitôt que certaines circonstances qui regardent sa fortune lui permettront cette déclaration publique.

1. *La « Femme Vertueuse »*.

Etudions cependant de plus près, au point de vue moral, un de ces courts récits dont Balzac, arrivé au succès, continua d'être si prodigue, sans cesser de méditer et de publier les grands romans qui sont restés ses véritables titres à l'attention de la postérité. Dans *Une double Famille*, qui s'appela d'abord *la Femme Vertueuse*, une épouse de dévotion excessive et de maladroite pudeur sera fort maltraitée par le romancier. Si pourtant l'on examine avec attention les données de ce récit, on jugera que le mari de cette dévote provinciale, Roger de Granville, juge de façon beaucoup trop intolérante et amère une épouse après tout fort dévouée à son bonheur et soumise à sa volonté sans réserves. Avec un peu plus de tact et de doigté, il aurait rendu son foyer tolérable : « Vous devez venir au bal quand j'y vais, lui dit-il par exemple d'un ton rogue. Lorsqu'un jeune homme vous aborde et vous parle, vous

devenez si sérieuse qu'un plaisant pourrait croire à la fragilité de votre vertu... Votre buste est enseveli sous des plis si nombreux que tout le monde se moque de votre réserve affectée, etc... » Un tel époux ne mériterait-il pas d'être pris au mot et plus écouté qu'il ne lui conviendrait de l'être en ses discourtoises exigences : « Il possédait, ne peut s'empêcher d'écrire Balzac lui-même, une femme jeune, jolie, attachée à ses devoirs, vertueuse, le modèle de toutes les vertus ; elle accouchait chaque année d'un enfant, le nourrissait elle-même et les élevait dans les meilleurs principes... Pourtant la vie fut odieuse à cet homme. »

En dépit de ces passagères clairvoyances, le portrait de la « femme vertueuse » est inutilement poussé à la caricature par le romancier qui semble trop souvent partager les peu raisonnables impatiences du mari. Mais le dénouement de l'aventure est réglé par lui selon la plus stricte justice distributive. — Granville qui s'estime mal marié, a pris pour maîtresse une grisette, Caroline Crochard, et il en a des enfants. Lorsque Mme de Granville découvrira tardivement ce faux ménage de son époux, celui-ci dira froidement pour toute excuse : « Vous avez sacrifié mon bonheur à votre salut (éternel). L'amour (romantique), vous n'êtes pas en état de le comprendre. Le ciel froid de la Normandie ne peut être celui de l'Espagne ! Se plier à nos caprices (masculins), les deviner, trouver des plaisirs dans une douleur, nous sacrifier l'opinion du monde, l'amour-propre, *la religion même* et ne regarder ces offrandes que comme des grains d'encens brûlés en l'honneur de l'idole, voilà l'amour ! — L'amour des filles d'opéra, riposte la comtesse qui ajoute non sans profondeur : *De tels feux doivent être peu durables !* — Je ne vous aime plus, prononce impitoyablement Granville ! — Ah, monsieur le comte, reprend la victime de ce fat, je désire bien sincèrement que ces paroles ne vous soient pas un

jour adressées par celle que vous aimez, avec le ton et l'accent que vous y mettez ? »

Or, c'est précisément ce qui arrive, car la comtesse n'a prévu que trop juste quant à la durée de l'amour à l'espagnole. Si celui de Caroline Crochard fut, pour un temps, ce sacrifice héroïque, ininterrompu et souriant que réclamait l'égoïsme du Comte, il ne garde pas longtemps ces qualités. Elle s'éprend avec passion d'un jeune homme dont la figure est charmante, mais le caractère ignoble, et elle sacrifie tout à ce vaurien. Granville, toujours sous l'empire de sa beauté, s'efforce de l'excuser en proclamant qu'elle *sent* du moins et qu'elle *vit*, ce que n'a jamais fait, selon lui, son épouse ! Mais le fils naturel que lui a donné Caroline n'ayant pas reçu l'éducation « de principes » que sa femme assura du moins à ses enfants légitimes, sera convaincu de vol ; alors ce moraliste romantique, écrasé par la réaction des réalités sociales, abandonnera Paris pour aller mourir seul à Florence. A l'un des fils que lui a donné sa femme, il conseille en expirant, de ne pas s'engager *à la légère*, comme il s'accuse de l'avoir fait lui-même, dans le lien solennel du mariage et d'étudier longuement le caractère de la femme qu'il doit épouser un jour. Avis raisonnable certes, mais qui ne place nullement où elle devrait être la moralité d'un récit de ce genre, comme nous venons de nous en rendre compte. En réalité Granville a manqué sa vie non par la faute de sa femme dont son devoir était d'excuser les travers ou même les ridicules en considération de ses incontestables vertus, — mais bien par sa propre faute, par son intolérance, sa brutalité, son exigeante sensualité et sa méconnaissance des lois de l'hérédité ou de l'éducation ! Encore une fois c'est sa conception, toute *romantique*, de l'amour qui l'a perdu. Il a cru ce que Balzac, mieux éclairé, reprochera plus tard à son Honorine d'avoir donné pour principe à sa conception de la vie conjugale : à

savoir que *le mariage est fondé sur la passion*, et sur la passion comprise de façon mystique, comme il est habituel de le faire dans la descendance spirituelle de Jean-Jacques. Balzac en punit son héros, nous venons de le dire, mais ne sait pas ou ne veut pas discerner les motifs véritables de la vieillesse lamentable qu'il a jugé bon de lui infliger. L'observateur de la vie a eu le dernier mot, mais n'est pas parvenu à éclairer tout à fait en lui le moraliste, trop docile aux influences de son temps.

2. *La femme de trente ans.*

La renommée de Balzac a été très largement accrue par la série de nouvelles qu'il a réunies sous ce titre, en conservant le même nom à leurs successives héroïnes. J'ai déjà signalé l'une de ces nouvelles, celle qui s'intitule précisément *A trente ans*, comme très entachée de complaisance passionnelle. L'interprétation qu'il a donnée de ce recueil ne l'est pas moins puisqu'il y définit la trentaine comme l'époque de la vie où la plupart des femmes s'aperçoivent qu'elles sont *dupes* des lois sociales! Son admirateur Flaubert pourra donc dire de lui, après Sainte-Beuve, qu'il a *inventé* la femme de trente ans en révélant leurs possibles destinées amoureuses à bien des maturités féminines dont l'adaptation sociale était à peu près achevée avant de le lire, mais qui ont cessé d'être « dupes » après avoir reçu ses leçons. Pourtant, cette fois encore, c'est l'accent, ce sont les concessions furtives et calculées peut-être qui ont fait le mal, car le cadre de ces diverses aventures affectives reste ordinairement moral comme je vais essayer de le faire voir.

Dans *Premières fautes*, l'héroïne qui s'appelle Julie comme celle de Rousseau, épouse, par inclination irréfléchie, le marquis d'Aiglemont, un militaire de belle prestance, mais d'esprit borné et de caractère brutal qui

la désenchante dès le jour de leur mariage. Elle rêvera dès lors aux compensations que lui doit la destinée marâtre : « Son mariage était cause de cette *perversité a priori* qui ne s'exerçait encore sur rien. Cependant, elle s'était déjà demandé pourquoi résister à un amant aimé quand elle se donnait contre son cœur et *contre le vœu de la nature* à un mari qu'elle n'aimait *plus!* Toutes les fautes et les *crimes* peut-être ont ainsi pour principe un mauvais raisonnement ou quelque excès d'égoïsme. La société ne peut exister que par les sacrifices individuels qu'exigent les lois. En accepter les avantages, n'est-ce pas s'engager à maintenir les conditions qui les font subsister? Or les malheureux sans pain, obligés de respecter la propriété, ne sont pas moins à plaindre que les femmes blessées dans leur vœu ou dans la délicatesse de leur naturel! » On voit qu'en théorie tout au moins, l'auteur ne saurait être accusé de complaisance pour les fantaisies passionnelles de son héroïne. Mais on pourrait lui rappeler le principe posé par Rousseau dans sa *Lettre à d'Alembert* et contredit peu après par lui à toutes les pages de son *Héloïse* : le lecteur, ou la lectrice, est beaucoup influencé par les spectacles de passions qui sont déroulés sous ses yeux que par les avertissements de prudence dont l'auteur a le soin de couper çà et là ce spectacle !

Bientôt Julie d'Aiglemont conçoit pour lord Arthur Grenville un amour partagé ; elle a pourtant la vertu de l'éloigner d'elle ; mais, par compensation, elle croit pouvoir se refuser désormais à son mari : « Si quelques esprits rigides blâment l'espèce de transaction conclue par Julie entre ses devoirs et ses amours, les âmes *passionnées* (qui la voudraient adultère) lui en feront un crime. Cette réprobation générale accuse ou le malheur qui attend les désobéissances aux lois ou de bien tristes imperfections dans les institutions sur lesquelles repose la société européenne ! » On voit que Balzac cherche ici

à tenir la balance égale entre morale rationnelle et mysticisme romantique de la passion, afin de contenter les diverses aspirations de ses lecteurs. — Mais voici que lord Arthur reparaît, en dépit de la sentence d'exil éternel qui a été prononcée contre lui par sa bien-aimée et celle-ci de tomber cette fois dans ses bras. « Connaître le bonheur et mourir ! Eh bien oui, toute l'histoire de Julie était dans ce cri profond, cri de nature et d'amour auquel les femmes *sans religion* succombent ! » Cette restriction ne serait qu'hypocrite ou même ironique peut-être. Mais, ce qui est plus décisif c'est qu'au moment des concessions dernières, Mme d'Aiglemont songe à sa fille et se refuse. Lord Grenville mourra d'un accident peu après, ce qui évite une troisième épreuve à la vertu quelque peu précaire dont la femme de trente ans nous a fait jusqu'ici témoins.

Le seconde épisode du roman, *Souffrances inconnues*, pose plus nettement les thèses de la morale chrétienne et rationnelle en face des sophismes de la passion mystique. Julie d'Aiglemont, retirée dans son château de Saint-Lange après le trépas du lord, se livre à sa douleur qui lui devient *un terrible apprentissage de l'égoïsme*. En effet, nous allons la voir plaider pour le rousseauisme passionnel avec éloquence contre le curé de son village, un homme du monde tardivement entré dans les ordres et qui est donc de taille à lui donner la rispote. Julie commence par demander, dans un cri de désespoir, ce que la société lui rend en échange de l'amour qu'elle vient de sacrifier à ses préceptes étroits ? Elle se demande d'autre part à elle-même si son amour resté chaste ne l'a pas fait pécher néanmoins par la pensée. En ce cas n'aurait-il pas mieux valu céder à la tentation pour avoir avec celui qu'elle pleure « cette parfaite communication qui, en superposant les âmes (?) l'une à l'autre, amoindrit la douleur de celle qui reste par la cer-

titude d'avoir entièrement joui du bonheur et d'avoir su le donner pleinement ! » Cela est amphigourique et peu précis de forme, mais les intentions de l'auteur sont suffisamment intelligibles.

Ayant pénétré le secret de ce regrettable état d'âme, le digne prêtre qui la visite se promet de la disputer au *génie du mal* qui menace de l'égarer tout à fait. Il n'obtient cependant, pour premier résultat de ses efforts, qu'une recrudescence de révolte chez la petite-fille spirituelle de Jean-Jacques : « Obéir à la société, proteste-t-elle, eh ! Monsieur, tous nos maux sont venus de là ! Dieu n'a pas fait une seule loi de malheur, mais, en se réunissant les *hommes ont faussé son œuvre*. Nous sommes, nous femmes, plus maltraités par la civilisation que nous le serions par la nature ! La nature nous impose des peines physiques que vous n'avez pas adoucies et la civilisation a développé des sentiments que vous trompez sans cesse. La nature étouffe les êtres faibles, vous les condamnez à vivre pour les livrer à un constant malheur. Le mariage tel qu'il se pratique aujourd'hui me semble *une prostitution légale !* » Mais elle reconnaît aussitôt que cette définition ne s'applique pas à son propre mariage et qu'il lui faut se considérer comme l'auteur responsable de ses maux : « *J'ai voulu mon mariage*, dit-elle. Peut-être comprendrez-vous cependant les cris d'une pauvre femme qui n'a laissé pénétrer dans son cœur aucun sentiment *factice !* Dieu me jugera, mais *je ne crois pas manquer à ses lois en cédant aux affections qu'il a mises en mon âme !* » Voilà le principe même du mysticisme passionnel, issu de la mystique féminine moderne à travers Rousseau. Les impulsions affectives, le plus souvent peu conformes aux rationnelles exigences de la vie sociale, ne sont plus considérées comme des suggestions du Tentateur, ainsi que l'enseignait la théologie chrétienne mise au service d'une saine morale d'expérience. C'est la voix même d'un Dieu de

bonté qui est supposée parler au cœur du passionné pour lui dicter ses affections de tout ordre, et, au besoin, l'adultère.

Aussi Julie s'empresse-t-elle de jeter l'invective à la société, ce repaire d'égoïsmes sournois, qui méconnaît les droits de l'amour : « Pour le monde, mes paroles sont des *blasphèmes !* J'insulte à toutes ses lois ! Ah ! je voudrais faire la guerre à ce monde pour en renouveler les lois et les usages, pour les briser ! » — Balzac y a sérieusement songé lui-même, comme cela résulte en particulier de la conversation bien connue qu'il eut à Nohant avec George Sand en 1838 et qu'il a racontée par lettre à Mme Hanska ; il se jugeait alors le collaborateur attitré de la femme illustre qui a publié *Jacques* pour hâter la réforme des institutions sociales dans le sens des suggestions de Rousseau. — Il n'en va pas moins placer dans la bouche du curé de Saint-Lange les paroles qu'il fallait répondre, en moraliste rationnel, à cette adepte intéressée de la morale romantique. « Vous êtes perdue, Madame, dit le prêtre d'une voix grave et pleine de larmes. Vous rentrerez dans le monde et vous tromperez le monde. Vous y chercherez, vous y trouverez ce que vous regardez comme une compensation à vos maux. *Puis, vous porterez un jour la peine de vos plaisirs.* Vos discours me prouvent que ni l'esprit de famille, ni l'esprit religieux ne vous touchent ! » En effet Julie a été élevée sans religion dans les croyances philosophiques du XVIIIe siècle et ne pratique aucun culte. « Aussi, poursuit son juge clairvoyant, n'hésiterez-vous pas entre *l'égoïsme social qui vous blesse et l'égoïsme de la créature qui vous fera souhaiter des jouissances.* Le philosophisme et l'intérêt personnel ont attaqué votre cœur. Vous êtes sourde à la voix de la religion comme le sont les enfants de ce siècle sans croyances. Les plaisirs du monde n'engendrent que des souffrances. *Vous allez changer de douleur !* » Parole

profonde que le romancier commente en nous indiquant que les plaintes échappées à la marquise avaient contristé le prêtre, car celui-ci reconnaissait le *moi humain* sous ses mille déguisements dans cette invective passionnée et désespérait d'attendrir un cœur que le mal avait desséché, la douce voix ciel y étant étouffée désormais par *la grande et terrible clameur de l'égoïsme*. Voilà donc cette fois le mysticisme passionnel rattaché à ses véritables racines psychologiques.

Oui, le curé avait « trop raison contre cette pauvre Artémise d'Éphèse » et Mme d'Aiglemont qui avait résisté à lord Grenville, cède peu après à Charles de Vandenesse ; elle a de lui un fils qui sera pour la coupable l'instrument de la punition prédite par l'homme de Dieu. La petite Hélène, fille du marquis d'Aiglemont, sentant que son plus jeune frère lui est préféré par leur mère, le noie, dans un mouvement de jalousie enfantine : c'est le chapitre de *La femme de trente ans* qui s'intitule *Le doigt de Dieu !*

Le suivant se nomme *Les deux rencontres :* il est d'un byronisme échevelé et fait disparate avec les pages d'observation vraie qui le précèdent et le suivent dans le roman. Un meurtrier inconnu, sublime d'ailleurs autant que fatal, vient une nuit demander asile au marquis d'Aiglemont en présence des siens qui sont réunis pour la veillée. Son regard magnétique va, comme un coup de foudre, éveiller l'amour dans le cœur de la jeune Hélène d'Aiglemont qui n'a pas perdu le souvenir de son propre crime, le fratricide, et sympathise donc avec cet assassin. Il enlève la jeune fille, que son père retrouvera bien des années plus tard devenue la Medora de ce nouveau Conrad, la compagne d'un corsaire redouté, vivant avec lui sur son bateau de course et se proclamant la plus heureuse femme du monde ! Puis encore nous la verrons mourir de misère et de faim avec son enfant

vers la fin de ce peu vraisemblable épisode, dont la conclusion peut passer néanmoins pour morale !

Enfin, dans *la Vieillesse d'une mère coupable*, nous retrouverons Julie torturée par la seule fille qu'elle ait conservée, Moïna. Cette enfant de l'adultère fait mourir sa mère de chagrin par l'odieux égoïsme qui inspire toute sa conduite et par l'intrigue qu'elle noue avec le fils légitime de Vandenesse ; car ce jeune homme est son demi-frère, sans qu'elle le sache ou sans qu'elle veuille le savoir ! — Trait de byronisme final qui assortit le dernier chapitre du récit à l'avant-dernier !

3. *Le Lys dans la vallée.*

Le Lys dans la vallée nous présentera de façon plus cohérente, et, par conséquent plus attachante, la lutte entre la morale rationnelle du christianisme et la morale mystique du romantisme au fond d'un cœur amoureux. A la différence de Julie d'Aiglemont, Blanche-Henriette de Mortsauf est en effet une chrétienne d'éducation, qui, par ses complaisances pour le mysticisme de Saint-Martin [1], se rattache toutefois à l'hérésie naturiste du XVIII[e] siècle ; il y paraîtra surtout dans les tragiques péripéties de son trépas qui ont soulevé tant de critiques. Si pourtant nous étudions avec attention le cours de sa destinée tragique,

1. Ce publiciste mystique de la seconde moitié du XVIII[e] siècle eut des partisans fanatiques et conserve aujourd'hui des adeptes. Balzac fait adhésion à sa doctrine dans *Le Lys*, comme à celle de Swedenborg dans *Seraphita*. Jacob Boehme, Paracelse, Molinos, M[me] Guyon, Martinez Pasqualis, M[me] de Krudener, sont aussi présentés par l'auteur de *La Comédie humaine* comme étant parvenus à s'élever sur les ailes de la foi vers le trône céleste, pour y dérober quelque chose de la puissance divine. Mais son mysticisme n'est pas très profondément fondé dans son tempérament bien qu'il ait pu hériter de sa mère de certaines tendances névropathiques et qu'en 1832, à Saché, ses excès de travail lui aient donné des hallucinations qui lui firent redouter la folie. Les superstitions, assez vulgaires, auxquelles il a sacrifié parfois et dont sa correspondance présente quelques traces ne semblent pas non plus avoir exercé sur sa pensée une influence habituelle.

nous reconnaîtrons que la morale rationnelle garde malgré tout, dans cette destinée, le dernier mot.

Mme de Mortsauf a été liée par le mariage à un époux despotique qui serait tout à fait odieux dans sa tyrannie s'il ne nous était présenté comme ne possédant pas l'entière responsabilité de ses actes. Cet homme est en effet profondément usé et presque constamment malade par les nerfs, en conséquence des privations qu'il a dû supporter pendant l'émigration. — Le jeune Félix de Vandenesse s'éprend, à première vue, de la belle comtesse et il le lui prouve sans délai comme Honoré le prouva, dit-on, un soir de bal, à Mme de Berny, en baisant frénétiquement ses épaules nues : sensation brûlante dont le souvenir ne quittera plus Mme de Mortsauf bien qu'elle ait aussitôt réprimé cette inqualifiable hardiesse. Il exploite ensuite la dévotion « martiniste » de celle qu'il aime pour lui parler hardiment le langage du mysticisme passionnel : « Mon Dieu, soupirera-t-il par exemple à ses côtés, *en se servant*, comme le remarque Balzac lui-même, *du langage mystique auquel leur éducation religieuse les avait habitués*, Mon Dieu, vous savez par quelles voies nous avons marché l'un vers l'autre ! » Et se tournant vers Henriette : « Ne déliez jamais ce que le ciel a uni ! Vos souffrances étaient le grain répandu par la main du Sauveur pour faire éclore la moisson déjà dorée par le plus beau des soleils. » — Il s'agit de leur sentiment adultère qui est ainsi placé ouvertement sous le patronage du Dieu de Rousseau.

De son côté, et avec plus de discrétion dans son langage, Henriette traite le jeune Félix en *ami envoyé par Dieu* pour l'aider à porter ici-bas le lourd fardeau de son devoir. Plus tard pourtant, elle se reprochera d'avoir failli à ce devoir rien qu'en interprétant de la sorte la mission du jeune homme auprès d'elle. Mais c'est qu'en admirant la fidélité que lui gardait son jeune amoureux, elle a cru *à quelque dessein du ciel ;* elle a eu la certitude, toute

religieuse, de pouvoir aimer un « frère » sans offenser Dieu ni les hommes; elle a même trouvé quelque douceur à faire de *ce culte une image réelle de l'amour divin*, qui est le ressort même du monde selon les enseignements du bon Saint-Martin. — Excusable faiblesse, après tout, surtout si l'on songe à l'héroïsme que déploiera la comtesse pour demeurer jusqu'au bout fidèle à cette conception toute fraternelle de ses relations avec Félix, mais faiblesse cependant aux yeux de l'expérience et de la psychologie chrétiennes. Elle devra l'expier par les affres de son agonie.

Elle n'a pourtant rien caché de l'état de son cœur à son directeur spirituel; mais celui-ci, par compassion humaine peut-être ou parce qu'il la connaît pour une âme forte en laquelle il se confie, ne l'a pas clairement avertie de son danger. Elle a parfois, comme Saint-Martin, des pressentiments ou même des visions qui lui laissent entrevoir l'avenir, mais ces avertissements d'En-haut (ou plutôt ces manifestations subconscientes de son affectivité émue) ne se rapportent qu'à ses enfants ou à Félix, jamais à M. de Mortsauf. Elle le fait remarquer à son directeur et celui-ci n'en voit pas moins dans ces anomalies l'intervention *divine*, ce qui n'est pas non plus d'une parfaite prudence! Aussi Mme de Mortsauf ne sera-t-elle bientôt maintenue dans la voie droite que par le souci de ses enfants dont la santé très délicate réclame les soins minutieux d'une mère : « Si encore, en manquant à mes devoirs, il ne s'agissait que de moi, dira-t-elle alors à Félix avec un superbe sourire ! Mais n'est-ce pas tuer mes deux enfants? Croyez-vous qu'ils vécussent trois mois sous la direction insensée de cet homme? Leur mort serait certaine... Mon Dieu, pourquoi parlons-nous de ces choses? Mariez-vous et laissez-moi mourir! » Et voilà encore un discours qui risque d'avoir un effet tout contraire à celui qu'il vise.

Vandenesse ne se marie pas, mais il se fatigue à la

longue d'une situation sans issue. Il s'engage alors sur la voie d'un moins platonique amour (qui va permettre à Balzac de confronter sous nos yeux une fois de plus la passion romantique avec la loi chrétienne du devoir conjugal). — Il s'éprend d'une originale et virile Anglaise, Arabelle, marquise de Dudley. Celle-ci a des vues assez particulières sur les droits de la passion ; elle se permet les libres amours par privilège de naissance, par la vertu du sang très noble qui coule dans ses veines, — ce qui est encore une forme de mysticisme passionnel, puisque c'est agir en alliée de choix du Très-Haut vis-à-vis des lois sociales. — L'aristocratie, dit-elle, ne saurait dans notre âge démocratique se distinguer du vulgaire et se relever à ses yeux que par les sentiments extraordinaires : « Comment puis-je apprendre aux bourgeois que le sang de mes veines ne ressemble pas au leur? Par des sacrifices (de situation sociale) auxquels n'atteignent pas les femmes vulgaires. Elles ne connaissent que deux routes communes : ou le grand chemin de la vertu, ou le bourbeux sentier de la courtisane ! »

En d'autres termes, lady Dudley projette de faire pour Vandenesse ce que Mme d'Agoult venait de hasarder au profit de Franz Liszt ; disposition d'esprit qui la conduit à condamner la vertu de Mme de Mortsauf : « Elle s'aime donc mieux qu'elle ne t'aime, dit-elle à son amant de sa rivale ? Elle préfère donc quelque chose qui n'est pas toi ? Moi aussi, je me suis demandé si je ne commettais pas un crime en t'aimant, si je violais les lois divines *et j'ai trouvé que rien n'était plus religieux ni plus naturel !* Pourquoi Dieu créerait-il des êtres plus beaux que les autres si ce n'est pour nous indiquer que *nous devons les adorer ?* Le crime serait de ne pas t'aimer ! N'es-tu pas un ange ? Cette dame t'insulte en te confondant avec les autres hommes. *Les règles de la morale* (*rationnelle*) *ne te sont pas applicables. Dieu t'a mis au-dessus de tout !* N'est-ce

pas *me rapprocher de lui que de t'aimer ?* Pourra-t-il en vouloir à une pauvre femme *d'avoir appétit des choses divines ?* Ton vaste et lumineux cœur ressemble tant au ciel que je m'y trompe comme les moucherons qui viennent se brûler aux bougies d'une fête. Est-ce une erreur ? N'est-ce pas une haute adoration de la lumière ? Ils périssent *par trop de religion*. J'ai eu la faiblesse de t'aimer tandis que cette femme a la force de rester dans *sa chapelle catholique !* »

On a rarement exprimé avec plus de fougue les convictions du platonisme érotique devenu le mysticisme passionnel, à travers l'évolution romanesque et romantique. Peut-être même Balzac a-t-il voulu caricaturer ici, jusqu'à un certain point, les héroïnes des premiers romans de Sand ; mais, à cette date, ses lectrices ne sentaient nullement l'ironie en de tels accents. — Pourtant Vandenesse se défend contre les prestiges de cette éloquence intéressée ; il traite d' « enivrants bavardages » les arguments spécieux de son Anglaise : il se dit qu'il aime à la fois un ange et un *démon*, deux femmes également belles mais dotées l'une de toutes les vertus que nous meurtrissons trop souvent chez autrui par nos imperfections personnelles, l'autre de tous les vices que *nous déifions par égoïsme*, — ce qui est encore une heureuse définition de la morale romantique. — A la longue, lady Dudley n'en triomphe pas moins des scrupules du jeune homme par les voluptés qu'elle lui verse, si bien qu'à son tour et pour un instant tout au moins, il ira jusqu'à mettre bien au-dessus des « finasseries catholiques » de la comtesse la grandeur d'âme de la marquise qui se perd pour un homme, qui renonce pour cet homme à sa réputation et fait toute sa vertu de son amour !

Il aura même le cynisme et la cruauté impardonnable d'utiliser son infidélité pour tenter une fois encore de vaincre les résistances de Mme de Mortsauf : « Comment, lui

a dit celle-ci qui n'ignore rien de ses relations avec l'étrangère, comment, il se rencontre des femmes qui sacrifient leurs enfants à un homme? — Oui, riposte Félix, et ces femmes voudraient avoir encore à sacrifier davantage! Elles donnent tout! » Alors, saisie par le *grandiose* de sa rivale, soupçonnant (bien à tort, comme on va le voir) *que le bonheur devait justifier cette immolation,* entendant en elle-même les cris de la chair révoltée, Henriette demeure un instant *stupide* en face de sa vie manquée!

Cette horrible tentation du doute ne l'aura que pour un moment accablée, car elle va se relever tout aussitôt grande et sainte, en portant haut sa tête innocente. Aussi bien Félix lui a-t-il donné raison dans son cœur! A Henriette donc l'amour impérissable de son âme, à l'Anglaise la passion *fugitive* et bientôt *l'oubli le plus profond.* « Elle joue dans ma vie, dira-t-il alors, un rôle *secondaire.* Elle le sait et s'y résigne. J'ai le droit de la quitter comme on quitte une courtisane. Elle n'aura pas de moi un *regret!* » Et voilà le salaire des sacrifices extraordinaires qu'elle a consenti à sa passion!

Pourtant Mme de Mortsauf a été atteinte d'une maladie mortelle sous le coup du désespoir que lui a causé quelque temps la trahison de Félix ; ne pouvant plus supporter aucun aliment, elle est destinée à mourir littéralement de faim sur son lit de souffrance. Pour plus de clarté, je distinguerai trois phases dans cette agonie étudiée avec tant de soin par Balzac : la suprême tentation romantique et passionnelle, les derniers instants tout chrétiens, enfin le jugement prononcé par Henriette elle-même sur sa vie sentimentale dans la lettre qu'elle a laissée pour Félix.

Et d'abord, à l'approche du dernier instant, la comtesse semblera céder pour la première fois sans aucun scrupule aux conseils de sa passion pour Vandenesse. A cet abandon de soi-même, l'abbé Birotteau donnera le nom qu'il porte dans le christianisme rationnel : c'est une *tentation,*

une ruse suprême du malin esprit, du *mauvais ange qui dispute cette belle âme au Ciel.* Et le prêtre soupirera dans une ardente invocation à son Dieu : « Que cette sainte ne meure pas dans une heure de doute, en laissant échapper des paroles de désespoir ! » Ecoutons cependant ces paroles révélatrices qui souligneront pour nous le caractère diabolique, au sens chrétien de ce mot, des suggestions rousseauistes dans le domaine de la vie sentimentale.

Henriette a donc perdu pour un moment toute cette calme majesté que lui communiquait jusque-là le triomphe constamment remporté par sa volonté consciente sur ses impulsions affectives : son front exprime l'audace aggressive du désir ; sa bouche s'essaye au sourire de la volupté. Bien vainement d'ailleurs, car la terrible maladie qui la ronge achève en cet instant de la défigurer au point que le pli de sa lèvre ressemble au ricanement de la mort : « Je redeviendrai belle, murmure-t-elle avec égarement. Je veux connaître le bonheur ! » Et la femme, autrefois si imposante par son empire incontesté sur elle-même, montre à présent en toutes choses la naïve irresponsabilité d'un enfant dont l'insouciance est profonde pour *ce qui n'est pas son désir ou lui!* « Vivre enfin, poursuit cependant la mourante, vivre de réalités et non de *mensonge*. Tout a été mensonge dans ma vie. Je les ai comptés depuis quelques jours, ces impostures ! Est-il possible que je meure, moi qui n'ai pas vécu ! » — Vivre sa vie, ce sera bientôt le mot d'ordre des générations rousseauistes venues après celle de 1830. Et Balzac de se demander ici, par une sorte de complicité furtive avec son héroïne, si tous les mourants dépouillent de la sorte les *déguisements sociaux* de même que l'enfant n'a pas encore appris à s'en revêtir. — Mais ce déguisement, lui répondrions-nous, est un uniforme, celui de l'armée sociale en marche vers la conquête de la puissance par la coordination des efforts individuels. — Aussi l'abbé Birotteau doute-t-il que cette âme si noble soit véritablement complice

des mouvements de *folie* qui l'agitent, tandis que Félix à qui vont ces aspirations désordonnées proclame de son côté que « Ce n'est plus elle ! »

Bientôt en effet Henriette aura retrouvé son courage. Agenouillée alors devant son mari, la tête posée sur les genoux de cet homme qui l'a si peu comprise, elle voudra lui faire amende honorable, en termes délicats et voilés, pour des fautes qu'elle n'a jamais commises autrement qu'en pensée [1] : « Quoique je me sois conduite envers vous comme une fidèle épouse, il peut m'être arrivé, Monsieur, de manquer parfois à mes devoirs... Mais comme je vous ai tendrement aimé, comme je suis restée votre femme soumise... vous me voyez sollicitant votre bénédiction d'un front pur... N'est-ce pas au courage de l'épouse et de la mère que je dois de mourir réconciliée avec tous ? » Héroïque attitude stoïco-chrétienne qui porte avec elle sa récompense, comme l'expriment les derniers mots de la comtesse.

Et pourtant, elle laisse en expirant pour Félix une lettre qu'une chrétienne non touchée de l'hérésie rousseauiste eût anéantie dans un suprême effort de vertu. Ainsi que Julie de Wolmar, dont l'amour avait été moins chaste, elle confesse à son amoureux qu'elle s'est sentie brûlée sans trêve par le souvenir des baisers affolés dont le jeune homme l'assaillit lors de leur première rencontre. Ni le temps, ni sa ferme volonté n'ont pu dompter cette impérieuse volupté, dit-elle, si bien que depuis lors elle s'est toujours demandé involontairement : « Que doivent être les plaisirs ! » — Pourquoi laisser derrière soi de telles confidences ? — Toutefois les dernières lignes de cet aveu

1. « Peut-être, avait-elle écrit naguère avec un beau raffinement de scrupule, peut-être doit-on expier rudement les pas que l'on a faits en avant de ses enfants et de son mari lorsqu'on se promenait le soir afin d'être seule avec des souvenirs et des pensées qui ne leur appartenaient pas et qu'en marchant ainsi, l'âme était mariée à une autre ? Lorsqu'une femme se baisse afin de recevoir dans les cheveux le baiser de son mari pour se faire *un front neutre*, il y a crime ! »

superflu auront de nouveau l'accent chrétien : « J'arrive au lieu du repos immolée au devoir, et, ce qui me fait frémir, *non sans regrets*. Dieu saura mieux que moi si j'ai pratiqué ses saintes lois suivant leur esprit. J'ai sans doute chancelé souvent, mais je ne suis pas tombée. Le Seigneur me verra tout aussi tremblante que si j'avais succombé ! »

L'on fermerait donc le livre sur une impression saine si Balzac n'avait jugé bon de couronner ces pages d'émotion vraie par un post-scriptum franchement ironique. Tout le roman est supposé écrit par Vandenesse en personne au profit de Natalie Evangelista, comtesse de Manerville, qu'il aime et ~~et~~ qu'il veut décider à l'amour en l'éclairant au préalable sur les impressions sentimentales qui ont façonné et formé son caractère dès son début sur la voie des passions. Or, après avoir pris connaissance de son récit, la coquette créole lui répond du ton le plus railleur, qu'après réflexion, elle ne se sent pas de force à se mesurer avec le souvenir de la séraphique Henriette : « Je renonce, lui dit-elle, à la gloire laborieuse de vous aimer. » Et l'on dirait Arabelle reparue sous d'autres traits pour insulter une dernière fois à la vertu de sa rivale !

Un moraliste strict (tel que le Jean-Jacques imprévu de la *Lettre à d'Alembert*) jugerait, que de tels problèmes ne sont jamais utilement posés devant le public, quelque solution que croie devoir leur donner l'écrivain évocateur de vie. Mais les psychologues nés, tels qu'un Hippolyte Taine, ne laissent pas d'êtres reconnaissants à Balzac pour une si magistrale autopsie du cœur féminin. — C'est par cette distinction que je formulerai quant à moi mon jugement d'ensemble sur l'œuvre balzacienne considérée sous l'angle passionnel. Et j'ajouterai, pour lui rendre pleine justice, qu'une figure comme celle d'Eugénie Grandet rachète bien des silhouettes équivoques ; car cette évocation-là du moins est sans fausse note. Jamais on n'a peint plus pure et plus parfaitement droite la jeune fille élevée dans la tradition chrétienne.

CHAPITRE II

BALZAC AVERTIT LES ADEPTES DU MYSTICISME ESTHÉTIQUE

Cette nuance du mysticisme rousseauiste que j'ai proposé d'appeler le mysticisme esthétique, c'est la conviction de l'amateur du beau, mais surtout de l'artiste créateur, qui se croit allié de Dieu par privilège, investi d'une mission rédemptrice en ce monde et digne, par conséquent, de ce pouvoir d'opinion incontesté que les âges de foi accordent à ceux qui sont jugés les délégués ici-bas du Tout-Puissant ! — Que Balzac ait eu de lui-même une pareille opinion, comme la plupart des artistes romantiques, c'est ce qui ne fait aucun doute : dès sa vingtième année, sa correspondance nous le montre assuré de la moisson de gloire, qui, en effet, avec le cours du temps, est devenue son partage. Et il a donné certain jour la formule la plus frappante de cette prétention à l'alliance divine privilégiée dans une lettre qui annonce l'envoi d'un livre à une correspondante anonyme[1] : « Aujourd'hui, l'écrivain a remplacé le prêtre ; il a revêtu la chlamyde des martyrs ; il prend la lumière sur l'*autel* et il la répand au sein des peuples... il console, il maudit, il prie, il prophétise ; sa voix ne parcourt pas seulement la nef d'une cathédrale, elle peut résonner d'un bout du monde à l'autre ; l'humanité, devenue *son troupeau*, écoute ses poésies, les médite... une feuille de papier, frêle instrument d'une immortelle idée, peut niveler le globe. Le *pontife* de cette terrible et majestueuse puissance ne relève

1. *Correspondance*, II, 96.

donc plus ni des rois, ni des grands, *il tient sa mission de Dieu !*... Les veilles studieuses et fécondes ne s'avilissent plus aux pieds du pouvoir, elles *sont le pouvoir*, etc... »

Toutefois, sur ce point comme sur le caractère vrai des passions, l'expérience de la vie et le contact de ses concurrents littéraires sont venus lui signaler le péril que présente la trop large vulgarisation du mysticisme esthétique, c'est-à-dire la revendication des droits du génie par les plus vulgaires barbouilleurs de papier ou de toile.

I. — QUELQUES CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES

Le Chef d'œuvre inconnu nous offre en ce sens de frappants commentaires sur l'art du peintre. On y voit un certain Frenhofer, précurseur de nos impressionnistes, symbolistes, pointillistes ou cubistes condamner la *ligne* comme une chose qui n'existe pas dans la nature. Cet homme est un producteur enthousiaste, sans cesse en conversation avec l'« esprit » qui l'inspire, une vraie nature d'artiste, c'est-à-dire une nature exubérante et folle à laquelle sont départis de larges pouvoirs mais qui, trop souvent, en *abuse* et prétend entraîner la froide raison, avec les bourgeois, ses adeptes, vers des régions austères et pierreuses où, pour ces gens, il n'y a *rien !* — Et, en fait, la figure de femme que Frenhofer a jetée sur sa toile et qu'il considère comme son chef d'œuvre n'est, pour l'œil du spectateur de sang-froid, qu'un amas confus de couleurs arbitrairement assemblées. C'est pourquoi l'artiste mourra subitement de désespoir lorsque ses amis auront naïvement confirmé, par leurs observations critiques, ce malentendu irrémédiable qu'il pressentait déjà entre lui, l'*inspiré*, et la masse des esprits moyens. On sait que Emile Zola fondera plus tard sur une aventure tout à fait analogue son roman de l'*Œuvre* qui est une nouvelle étude et une plus entière profession de foi du mysticisme esthétique. Et l'on se souvient aussi qu'une

déception du même genre fut réservée au sculpteur Rodin lorsqu'il offrit au public son effigie d'Honoré de Balzac, précisément !

Mais Balzac va moins loin que Zola dans son dédain de la tradition ; il n'est pas sans introduire quelques sages réserves théoriques dans son prophétique aperçu des destinées de l'art français au cours du siècle romantique. Il objecte à son Frenhofer que le dessin, cette combinaison de « lignes » exactement situées par un œil expert, donne aux objets évoqués leur squelette. Or la couleur est l'élément qui donne l'illusion de la vie, certes ; mais, après tout, la vie sans le squelette est une chose encore plus incomplète que le squelette sans la vie. La *pratique* et l'observation patiente sont *tout* chez un peintre. Si le raisonnement ou la poésie exigent trop des pinceaux ou de la brosse — ces outils professionnels de l'*artisan* qui doit toujours subsister sous l'*artiste*, — ce dernier marchera vers le doute qui paralyse ou vers la folie qui aveugle ! Un peintre ne doit méditer que la palette à la main ! Saines admonestations qui associent, de façon fort acceptable pour la raison éclairée, les droits de l'inspiration avec ceux de l'expérience, en matière de création artistique.

Sur la musique, Balzac a également des pages fort pénétrantes dans sa nouvelle de *Massimilia Doni*. Le mysticisme peut réclamer à bon droit une plus large place dans cet art aux mystérieuses résonnances, qui parle presque uniquement à l'affectivité subconsciente, et c'est en effet une intéressante thèse de mysticisme musical qui est développée dans ces pages. Elles sont dédiées au critique d'art Jacques Strunz, dont le nom est de consonnance germanique, et qui, le texte même l'indique, devait être un familier de la philosophie romantique d'Outre-Rhin, de l'esthétique kantienne en particulier. Nous nous sentons là très près des doctrines que Schopenhauer avait exposées vingt ans plus tôt, mais qui ne devaient conquérir la notoriété que vingt

ans plus tard. L'émotion musicale est présentée comme capable de conduire l'auditeur au sein même de la Vie métaphysique, de porter l'homme, sur un fleuve d'éléments voluptueux, au centre même des choses, en sorte que sa pensée pourra de façon fugitive, embrasser le monde tout entier d'un seul regard ! La musique atteint l'Infini, et c'est là un privilège qu'elle partage avec l'amour et avec l'*opium* (mysticisme narcotique) trois voies différentes, mais convergeantes entre elles vers ce pays magnifique qui est le pays des chimères pour ceux qu'on nomme les sages, le pays des réalités pour ceux que traite de fous le vulgaire ! Et l'on peut accepter, au moins dans l'état présent de la science psychologique, cette interprétation enthousiaste de l'art musical !

II. — LUCIEN DE RUBEMPRÉ.

Les suggestions de prudence qu'est venu fournir à l'observateur de la *Comédie humaine* le spectacle de la vie se marquent surtout dans les grandes figures d'artistes et d' « intellectuels » dont il a décoré çà et là sa riche galerie de portraits contemporains. Nous passerons toutefois sans nous arrêter devant le Canalis de *Modeste Mignon*, si vrai dans son parfait égoïsme de producteur arrivé et consacré par le succès ; aussi bien Balzac ne le donne-t-il pas pour un artiste vraiment digne de ce beau nom[1]. — Je dirai un mot seulement du peintre Théodore qui figure dans *La Maison du chat qui pelote*, pour le malheur de la jeune bourgeoise dont il a séduit l'âme trop naïve. La pauvre

1. Dans la première conception de ce roman, dont l'idée venait de Mme Hanska (voir *Corresp.*, II, 85). Balzac projetait de peindre un poète véritable dont la grande âme aurait rebuté, par ses aspérités et par ses manies nécessaires, une âme inférieure, celle de la jeune fille qui s'est éprise de lui sur la lecture de ses œuvres. Donc un thème de pur mysticisme esthétique. Mais le roman est devenu bien plutôt une leçon donnée à ce mysticisme irréfléchi, et Modeste Mignon, c'est l'Augustine du *Chat qui pelote*, qui aurait été éclairée à temps sur les fatuités de l'âme artiste.

Augustine ne connaîtra près de lui que déceptions et souffrances morales en dépit de sa vertu parfaite et de ses efforts méritoires pour se hausser jusqu'aux régions supérieures où se plaît la pensée de son époux. Les mesquineries de son éducation, ses préjugés d'enfance, ses habitudes religieuses même s'opposent à la complète émancipation de son intelligence : il faut des femmes plus *fortes* pour subir sans dommage la puissante étreinte du génie ; les humbles fleurs écloses dans les vallées meurent quand on les transplante vers les cimes, dans les régions où se forment les orages, où le soleil mord et consume ! — En termes plus simples, Théodore se croira trop souvent permis de traiter sa jeune épouse en brutal odieux, et presque en dément ! Elle s'éteindra donc à vingt-sept ans pour n'avoir pu satisfaire à ce besoin d'exaltation constante qui est celui de l'artiste créateur. Mais certes le beau rôle n'est pas accordé par l'auteur à ce dernier dans cette tragédie domestique.

Pourtant Balzac ne nous renseigne pas sur les destinées ultérieures de son Théodore, en sorte que nous ne savons si les cruautés de cet homme avaient au moins un semblant d'excuse dans les exigences de son génie et que le mysticisme esthétique ne se trouve pas suffisamment averti ou contenu par la méditation de cette tragédie conjugale. Nous serons mieux éclairés par lui sur Lucien Chardon de Rubempré qui a débuté par des exigences analogues mais dont nous connaîtrons le lamentable avortement artistique. Lors de ses pénibles débuts dans un milieu social fort supérieur à celui qui l'a vu naître, son Égérie provinciale, Mme de Bargeton, lui inculqua la plus pure doctrine du romantisme, en matière de vocation poétique. Cette belle personne un peu mûre se donne en effet pour une byronienne ; elle fait profession d'admirer Ali, le cruel pacha de Janina ; elle aurait voulu, dit-elle, vivre dans le sérail de ce tigre à face humaine, pour lutter de ruse avec lui ; vaincue, elle eût encore

trouvé quelque chose de grand à être cousue dans un sac et noyée, comme il advint à l'héroïne du *Giaour*. Elle voudrait enfin ressembler à Lady Esther Stanhope que Lamartine visita dans sa solitude orientale et que Balzac appelle irrévérencieusement « ce bas bleu du désert » !

Ainsi disposée pour sa part, cette romanesque personne enseigne à Lucien débutant que les hommes de génie, tels que lui, n'ont ni frères, ni sœurs, ni pères, ni mères ici-bas ! Les œuvres grandioses qu'ils ont pour mission de produire leur imposent *l'égoïsme* et leur prescrivent de tout sacrifier à leur grandeur future. Ce sacrifice ne sera, d'ailleurs, que provisoire, car leur famille pourra bien souffrir tout d'abord des « dévorantes exactions » perçues par leur gigantesque cerveau sur le patrimoine de la race ; plus tard, par une compensation légitime, cette famille privilégiée recevra d'eux jusqu'au centuple le prix des abnégations de tout genre que réclame l'établissement d'une royauté contestée ! Le génie ne relève que de lui-même, est seul juge de ses moyens parce que seul il connaît ses fins, et peut se mettre au-dessus des lois, *puisqu'il est appelé à les refaire !* — Notons que Balzac a partagé toutes ces convictions lors de ses débuts et que, sans doute, il n'y a jamais renoncé pour sa part. Il n'en a pas moins le mérite de les montrer longuement, crûment comme des ouvrières de désordre et de ruine chez son *Grand homme de province ;* tandis qu'il donne ses propres traits physiques au modeste David Séchard, le beau-frère du brillant Lucien, à ce David qui, génial pourtant lui aussi, inclinera son génie devant ses devoirs de famille et marquera sans cesse un dévouement héroïque aux intérêts de ses proches !

En effet les suggestions byroniennes de Mme de Bargeton, appuyées par l'exemple de César, de Colomb, de Palissy, de Louis XI, de Fox et de Napoléon, flattent les *vices*

secrets de Lucien et *avancent la corruption de son cœur*. Les sacrifices que son beau-frère Séchard consent discrètement à son profit, la sagesse stoïque de cette belle âme favorisent encore en lui la tendance qui entraîne l'homme à tout rapporter à soi-même, et lui donnent peu à peu les vices de ces fils de famille dont il n'a pas les ressources. Parce qu'il a sans trêve étendu autour de lui le cercle de son ambition, Rubempré sera contraint de ne penser qu'à lui pour s'y maintenir. Un échec lui serait désormais compté comme un crime de lèse-majesté sociale par les flatteurs de sa gloire naissante, et, vainqueur ou vaincu dans la lutte pour le succès, il n'en aura pas moins assassiné en lui au préalable toutes les vertus sur lesquelles repose la société bourgeoise.

Venu à Paris en compagnie de sa protectrice, Lucien se voit aussitôt accueilli, sur sa bonne mine, dans un « cénacle » d'artistes probes et sincères dont le plus bel ornement est d'Arthez, cet autre portrait idéalisé de Balzac. Mais le jeune provincial, impatient d'atteindre à la fortune, s'engage dans le bas journalisme, en sorte qu'un de ses plus honnêtes amis, Michel Chrestien, devra l'avertir en termes sévères du danger que lui fait courir son excessive confiance en lui-même. Chrestien fait entendre à ce trop docile disciple de la belle Naïs, que le mysticisme esthétique est plus souvent la voix du Diable que la voix de Dieu aux oreilles de l'artiste imprudent : « Il y a chez toi, dit ce garçon de cœur à Rubempré, un esprit *diabolique*, avec lequel tu *justifieras à tes propres yeux* les choses les plus contraires à nos principes. Tu feras en toi-même des discussions admirables où tu seras grand et *qui aboutiront à des choses blâmables*. Ta vanité accuse un *effroyable égoïsme*. Lis *Le Tasse* de Gœthe, la plus grande œuvre de ce beau génie : tu y verras que le poète aime les brillantes étoffes, les festins, les triomphes, l'éclat. Eh bien, sois le Tasse, *sans sa folie*. Le monde et les

plaisirs t'appelleront. Reste ici pour souffrir courageusement et *te fier au travail!* » Paroles perdues! Avant que le coq ait chanté trois fois, Lucien aura trahi la cause du travail probe pour celle de la paresse et des vices parisiens! — Un moment, cette détermination lui assurera les ivresses du triomphe et de la puissance sociale ; puis la chance tournera contre lui et il rentrera ruiné, écrasé dans sa ville natale.

D'Arthez-Balzac prétend expliquer cet échec par une assez subtile distinction entre le Poète digne de ce nom (ce que sans doute il prétend être pour sa part) et « l'homme à poésie » qui rêve mais ne pense pas et qui signerait volontiers *un pacte avec le démon* (c'est le mysticisme diabolique conscient) si ce pacte devait lui assurer quelques mois d'une vie brillante et heureuse. Lucien n'a droit qu'à cette dernière qualification : paresseux, il se croit habile en escamotant les difficultés au lieu de les vaincre! — Et voici qu'en effet, maudit de sa mère et de sa sœur qui ont été par lui réduites à l'aumône, inculpé de faux pour avoir imité la signature de Séchard, Lucien est acculé au pacte démoniaque pour avoir repoussé l'alliance divine qui s'offre à tout artiste digne de ce beau nom. Il signe, on le sait, ce pacte dégradant avec le forçat Vautrin, déguisé en abbé Herrera, et il fait, sous les auspices de ce hideux personnage, une brillante rentrée dans la plus haute société parisienne. Mais le voilà désormais associé aux crimes d'un bandit. A la fois orgueilleux et vaniteux, plein de négligence et de besoins d'ordre, il se révèle décidément comme l'un de ces *génies incomplets* qui ont bien quelque puissance pour désirer ou pour concevoir, mais non pas la force suffisante pour réaliser leur conception sans défaillance. Il sera finalement impliqué dans une affaire de meurtre et se suicidera dans sa prison au moment même où Vautrin va parvenir à l'en tirer. — Et je pourrais répéter, à propos de ce récit, les remarques que

m'inspirait *Le Lys dans la vallée*, ce commentaire du mysticisme passionnel. Le mysticisme esthétique y peut être flatté en passant par certaines suggestions ou constatations de détail ; il est condamné dans ses prétentions illégitimes par l'évolution et par les conclusions de l'ouvrage.

III. — BALTHAZAR CLAËS

Rubempré n'a pas le génie. Le héros de *La recherche de l'Absolu* possède ce don céleste bien qu'il en mésuse et que cette supériorité ne le conduise nullement au bonheur. L'aventure de Balthazar Claës est encore une étude de mysticisme esthétique bien que la science, et non pas l'art, soit le domaine où se meut cette haute pensée d'inventeur. — J'ajoute que *La recherche de l'Absolu* offre, dans son intrigue, une curieuse parenté avec *Eugénie Grandet ;* dans l'un comme dans l'autre ouvrage, on trouve un tableau des ravages causés par la Volonté de puissance individuelle lorsqu'elle se déploie sans aucun de ces ménagements que l'expérience et la raison conseillent à l'égard des individualités voisines, au sein de la société humaine; volonté de pouvoir qui se traduit ici par une sordide avarice, là par une folle prodigalité. Notons encore que Mme Claës aime son mari de façon plus clairvoyante que Mme Grandet, mais avec la même passivité regrettable et que Marguerite Claës devinera, puis jugera son père aussi bien qu'Eugénie Grandet, après que toutes deux auront perdu leurs mères, tuées par des émotions analogues. Si, chez Claës, la volonté de puissance a pour objet premier *la gloire*, cette gloire est considérée par lui comme la source certaine d'une fortune sans bornes ; mais chez le grand bourgeois de Douai, l'effort vital est plus nettement appuyé que chez l'artisan enrichi de Saumur sur la croyance à une mission d'En-haut ; en d'autres termes, cet effort revêt sous nos yeux l'aspect

d'un véritable mysticisme d'alliance. C'est pourquoi, aux yeux de son créateur Balzac, Claès demeure jusqu'à sa fin lamentable le *génie*, digne de tous respects, et même *naturellement bon* par surcroît, bien que, sans le vouloir et même sans le savoir, il torture et extermine les siens tout aussi cruellement que le père Grandet.

Son destin peut se lire d'avance dans le portrait magistral que Balzac a tracé de lui. Son large front offre les protubérances sous lesquelles Gall a placé les mondes *poétiques* : ses yeux d'un bleu clair et riche ont la vivacité brusque qui a été remarquée chez tous les grands chercheurs de causes occultes. La misère de son costume dit ses préoccupations exclusivement spirituelles. Il vit tout naturellement *en dehors* de ses affections et de ses devoirs, dans le commerce de *quelque génie familier*. A un prêtre, il paraîtrait plein de la *parole de Dieu* : un artiste le saluerait comme un grand maître ; un *enthousiaste* le prendrait pour un voyant de l'église swedenborgienne ! — Et ces trois formules, empruntées de trois mysticismes divers, le définissent bien nettement pour ce qu'il est dans la pensée de Balzac : un mystique de l'investigation théorique.

Un officier polonais, débris de la grande Armée napoléonienne, mais dont on ne sait guère les origines et les attaches et qui, pour l'aspect physique, ressemble à Mephistophélès, a engagé Claès sur la voie qui le conduit à sa perte en le poussant à rechercher l'Absolu, c'est-à-dire le Principe supposé dont procèdent tous les corps de la Nature. Un moment cette dangereuse manie semble écartée du cerveau de Balthazar par une guérison bienfaisante mais peu après une lettre reçue de cet étrange personnage le rejettera définitivement vers ses alambics insatiables. Aussi Mme Claès voit-elle avec perspicacité dans le néfaste conseiller de son époux une incarnation du *Tentateur* des chrétiens, un fauteur de ce *péché d'orgueil* dont Satan se rendit cou-

pable en personne et contamina nos premiers parents ! N'y a-t-il pas, dans cette circonstance, un avertissement de l'auteur aux fanatiques de l'invention géniale ?

En voici un autre plus précis. Lorsque Balthazar proteste une fois de plus devant sa chère Joséphine qu'il travaille à jeter sous les pieds de cette compagne aimée *la poudre divine de la gloire*, nous entendons l'épouse clairvoyante traduire son désespoir en ces termes : « Ah ! je voudrais, triste consolation, croire que Dieu t'a créé pour manifester ses œuvres et chanter ses louanges, qu'il a *renfermé dans ton sein une force irrésistible qui te maîtrise*. Mais non, Dieu est bon ! » C'est-à-dire, dans la pensée de cette femme de sens que le Dieu chrétien n'inspire pas aux siens de ces orgueils mystiques sans bornes, dont les conséquences sociales sont funestes ! « Dieu, explique-t-elle en effet, te laisserait au cœur quelques pensées pour une femme qui t'adore, pour des enfants que tu dois protéger. Oui, *le démon seul* peut t'aider à marcher au milieu des abîmes sans issue, parmi les ténèbres où tu n'es pas éclairé par la foi d'En-haut *mais par une horrible croyance en tes facultés !* Sois célèbre, mais sois heureux aussi ! »

Et pourtant, sur son lit de mort, Joséphine, qui meurt des folies de Balthazar, s'efforcera pieusement d'expliquer sa manie à leur fille par le mysticisme divin : « Ton père, dit-elle, a dépensé de grandes sommes à chercher un secret dont la découverte doit être l'objet (la source plutôt) d'une gloire et *d'une fortune immenses !* C'est un grand homme qui sacrifie son bonheur, sa vie, à *l'illustration de sa famille*. Il est si excellent ! Son cœur est plein d'amour, etc... » Mais vis-à-vis de son mari lui-même, elle revient à une interprétation des faits beaucoup plus hésitante où le Diable alterne avec Dieu comme inspirateur supposé du chimiste : « Tu ne trouveras rien, dit-elle, que la honte pour toi, la misère pour tes enfants. Déjà, l'on te nomme par dérision Claès l'Alchimiste ; plus tard, ce sera Claès le Fou ! Moi,

je crois en toi. Je te sais grand, savant, plein de génie. Mais, pour le vulgaire, le génie ressemble à la folie. La gloire est le soleil des morts ; de ton vivant, tu seras malheureux comme tout ce qui fut grand et tu ruineras tes enfants ! La science est ta vie : un grand homme ne peut avoir ni femme, ni enfants ! Allez seuls dans vos voies de misère. Vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires ! Vous appartenez au monde ; vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une famille. Vous desséchez la terre alentour de vous comme font les grands arbres ! »

Telle semble bien être aussi la pensée dernière de Balzac sur le chercheur d'Absolu dont il a fait jusqu'à un certain point son propre reflet. Il ne renouvelle pas vers la fin de son livre cette concession à la raison éclairée que fut l'interprétation diabolique de la « mission » prétendue de Claës par la bouche de son épouse. Balthazar, devenu veuf, continue de rêver le progrès triomphant de la science, des trésors pour l'humanité, pour lui la gloire éclatante : « Vous serez tous riches à millions, crie cet émule sympathique, mais trop chimérique de Grandet, à ses enfants réduits par sa faute à la gêne ! Je vous rendrai tout au centuple. Vous serez comme des rois ! La nature entière vous appartiendra. Nous serons *au-dessus de tout !* » Voilà le cri décisif, la suprême effusion de la volonté de puissance qui se satisfait provisoirement par l'évocation d'un fantastique avenir !

Et Balzac ne donne pas tort, en définitive, à son chimiste affolé puisque le futur gendre de Balthazar, une belle et noble nature, le justifie aux yeux de sa fiancée en ces termes : « Malheureusement, ma chère Marguerite, si votre père a tort comme chef de famille, *il a raison scientifiquement* (*!*) et une vingtaine d'hommes en Europe l'admireront là où tous les autres le taxeront de folie ! » Même revirement d'opinion dans la ville natale de Balthazar où il a été, sa vie durant, calomnié, flétri du nom d'Alchimiste, con-

sidéré comme un homme à interdire, un mauvais père qui avait mangé *six fortunes?* A peine a-t-il rendu le dernier soupir qu'il devient un grand homme et suscite l'admiration de tous ; chacun vante à l'envi sa patience, son courage, son génie ! Balzac lui a fait prononcer, au moment d'expirer, le mot d'Archimède : *Eurêka* ! Car le grand romancier qui ne craint pas de chevaucher de son côté la chimère et qui, fils de son temps, sacrifie volontiers aux rêveries les plus naïvement mystiques sur la nature des choses, voudrait nous laisser croire qu'en effet l'Absolu était *trouvé* enfin par son héros à l'heure suprême, trop tard malheureusement pour que l'humanité pût profiter dès à présent de sa découverte !

Au total, il a plaidé une fois de plus, sous nos yeux, le pour et le contre dans le grand procès entamé depuis cinq générations entre mysticisme rousseauiste et conclusions raisonnées de l'expérience scientifique. Ses lecteurs romantiques ont pu choisir à leur gré parmi les diverses suggestions de sa plume.

CHAPITRE III

BALZAC RÉPUDIE LE MYSTICISME SOCIAL.

Le mysticisme social, dont le principe est l'affirmation de la bonté naturelle de l'homme (et surtout de l'homme du *peuple*), sceau de son alliance privilégiée avec le Très-Haut, tient peu de place dans l'œuvre balzacienne qui en est même la négation le plus souvent, ainsi que nous le ferons voir. Et pourtant l'atmosphère de son temps n'a pas laissé d'agir sur la pensée théorique du romancier pour lui imposer quelques sacrifices furtifs à la conception rousseauiste de la nature humaine. Il faut rapporter à cette influence la bizarre figure de la Fosseuse, qu'il a dessinée dans son *Médecin de village* : un livre pour lequel il souhaitait un succès largement *populaire* et qu'il destinait à remplacer à la fois l'Evangile et le catéchisme entre les mains du paysan français ! Fille du peuple, la Fosseuse est aussi une fille privilégiée du Dieu-Nature, intimement associée par ce Dieu aux phénomènes atmosphériques (comme la Macarie de Goethe l'est aux phénomènes cosmiques) et ne vivant au surplus que par le cœur. Certes, son « insouciance » naïve la rend incapable de tout travail suivi ; elle est en outre curieuse, friande et coquette, mais en revanche bonne et généreuse sans réserve, fort digne en un mot de trôner comme une véritable sainte sur les autels de la religion rousseauiste. — Et nous voilà certes bien loin des réalités campagnardes qui figureront un peu plus tard dans ce livre, beaucoup moins conventionnel, que Balzaç intitula *Les paysans*.

Sa critique des classes dirigeantes fut acerbe[1] et ce trait se marqua même si nettement dans ses premiers écrits de valeur, entre 1830 et 1833, que Philarète Chasles put alors commenter, dans un sens purement rousseauiste, les assises de l'œuvre balzacienne, ce monument qui devait échapper souvent à l'influence romantique dans son exécution continuée. D'après cette interprétation prématurée de sa pensée, Balzac viendrait enseigner que la foi et l'amour s'éloignent des hommes livrés à la culture intellectuelle; les beaux sentiments s'exilent de concert pour laisser *dans un désert d'égoïsme profond* tous les esprits de haute culture, trop parqués dans leur personnalité ! — En revanche, commentant *Jésus-Christ en Flandre*, ce court récit symbolique qui est en effet tout pénétré de christianisme romantique, Chasles applaudissait au rayon d'amour et foi qui s'y déverse du ciel sur les pauvres, tandis que les riches y périssent avec leur or parce qu'ils ont fait adhésion à l'égoïsme, *fils de l'analyse* et de cette raison approfondissante qui nous ramène sans cesse à nous-mêmes.

Balzac paraît avoir goûté cette interprétation, assez fantaisiste pourtant, de ses premiers écrits. Sans doute y voyait-il une sauvegarde contre l'accusation d'immoralité qu'il redoutait fort, parce qu'il cherchait à se poser dès ce moment en royaliste et en catholique quoiqu'il se préoccupât plus encore d'étendre le cercle de ses lecteurs par les hardiesses, jusque-là inouïes, de sa plume. Qu'on relise plutôt *Sarrasine*, *Une Passion dans le désert*, *La fille aux yeux d'or*, etc... — Pour ses *Études philosophiques*, puis pour ses *Études de mœurs*, réimprimées en 1834 et 1835, il fit rédiger ou du moins signer par son éditeur Davin des préfaces qui acceptent et paraphrasent même avec com-

1. Lorsqu'on a récemment repris à l'Odéon *Pamela Giraud*, ce drame, d'ailleurs si médiocre de Balzac, la critique a été frappée du parti-pris de l'auteur qui incarne noblesse, armée, magistrature en de véritables gredins et fait de la fille du peuple en revanche un prodige de désintéressement, de dévouement, d'héroïsme spontané !

plaisance le jugement de Chasles : « Quelques passages rapprochés les uns des autres, écrit le porte-parole du romancier, (ou plutôt le romancier en personne), quelques épigraphes nous ont mis sur la voie. Pour nous, il est évident que M. de Balzac considère la pensée comme la cause la plus vive de la désorganisation de l'homme, *conséquemment* de la société ! Il croit que toutes les idées, *conséquemment* tous les sentiments sont des dissolvants plus ou moins actifs. Les instincts, violemment surexcités par les combinaisons factices que créent les idées sociales, peuvent selon lui produire en l'homme des foudroiements brusques ou le faire retomber dans un affaissement progressif et successif pareil à la mort. » Il s'agit de faire accepter par le lecteur le destin si exceptionnel de *Louis Lambert*. « En d'autres termes, conclut le préfacier, *et suivant l'axiome de Jean-Jacques*, l'homme qui pense est *un animal dépravé !* »

Cette adhésion au plus paradoxal aspect du rousseauisme, cette brutale critique de la civilisation considérée comme *le plus affligeant des systèmes,* se trouve équilibrée toutefois dans les récits qu'elle précédait par un mysticisme réconfortant, celui de Swedenborg. Les traces d'une espérance vivifient ces désespérantes figures d'écorchés, dit en effet l'éditeur dans son jargon qui ressemble au style balzacien des mauvais jours et des affirmations insincères ! Une voix religieuse, pleine de suavités mystérieuses, mais consolatrices, domine ces cris horribles et monte au-dessus d'eux vers le ciel. A travers nos sentiments foudroyés par l'analyste, l'auteur fait courir un radieux rayon de foi, une mélodieuse métempsychose chrétienne qui révèle en lui un *beau cœur !* Lorsque cet architecte aura fini d'agiter sa baguette magique, des lueurs divines éclaireront sa cathédrale dont la destinée (il faudrait dire la destination) sera double comme celle des beaux monuments du moyen-âge chrétien au dehors desquels se pressent les passions mau-

vaises, sous forme de fantastiques figures humaines, tandis qu'à l'intérieur rayonnent les pures beautés de l'autel !

Ce préfacier cacographe ajoutait encore que la raillerie de M. de Balzac se fait incisive pour les riches, mais que sa palette n'a pour les pauvres et les souffrants que de douces couleurs ! — La seconde partie de cette affirmation est loin d'être exacte : la première l'est davantage, mais ne justifie nullement une interprétation de la pensée balzacienne aussi rousseauiste que celle que nous venons de lire. Il s'agit maintenant pour nous de le constater par l'examen direct de son œuvre.

I. — FACE A FACE AVEC LA VOLONTÉ DE PUISSANCE

Si en effet Balzac emprunte souvent le ton de Jean-Jacques dans sa critique de la société contemporaine, il n'accepte nullement en revanche la mystique psychologie de la nature humaine qui est à la base du paradoxe rousseauiste. Opposition essentielle entre ces deux esprits; elle suffit à faire du romancier de la *Comédie humaine* un antagoniste direct, un contempteur conscient de ce mysticisme social qui est une des ramifications essentielles du mysticisme romantique, issu de Rousseau. Aussi bien la vie l'avait-elle trop durement averti de bonne heure pour qu'il ait longtemps cru l'homme *bon par nature*. — C'est ce que nous rappellera par exemple le Wilfrid de *Seraphita* qui a tous les traits physiques d'Honoré de Balzac et sans doute, plus d'un trait de son caractère. Ce personnage semblait, au premier abord, devoir être classé parmi les êtres purement *instinctifs* qui se livrent aveuglément aux impulsions de la nature; mais, dès le matin de la vie, il s'était élancé dans le *monde social* et en avait reçu les leçons. Puis l'étude avait agrandi son intelligence; la méditation avait aiguisé sa pensée ; les sciences avaient élargi son jugement. Il avait scruté les

lois humaines, le jeu des intérêts mis en présence par les passions et s'était familiarisé avec les *abstractions* sur lesquelles reposent les sociétés modernes. — Telle fut à peu près la jeunesse de Balzac; en lui l'impulsion mystique, cet héritage du passé humain, se trouva de bonne heure aux prises avec la réalité « impérialiste » et profita largement des leçons de cette réalité, sans toutefois abdiquer jamais entièrement devant elle. Aussi bien la disposition de l'observateur psychologue était-elle en lui prodigieusement développée, comme il l'a démontré par la suite. Théophile Gautier a parlé d'intuition ou même de « voyance » pour expliquer ses dons de créateur d'âme. Mais nous dirions plutôt : observation ininterrompue, presque automatique, et mémoire exceptionnelle. Les prêtres qui furent ses éducateurs au collège de Vendôme ont parlé de lui comme d'un gros enfant joufflu, insouciant, taciturne et original; mais il a protesté contre ce jugement superficiel en traçant, dans *La Rabouilleuse*, le portrait moral de Joseph Bridau, le peintre novateur : « Personne, parmi les êtres extrêmement ordinaires qui formaient son entourage, ne remarqua la pente de Joseph vers l'*observation*. Dominé par son goût, le futur coloriste ne faisait attention à rien de ce qui le concernait; il restait taciturne et songeur. Pendant son enfance, cette disposition (observatrice) ressembla si bien à de la *torpeur* que son père eut des inquiétudes pour lui, etc... » Et voilà l'explication vraie de l'œuvre balzacienne.

1. *Les leçons de la vie parisienne et de la dette.*

Son adolescence ne fut pas pour lui moins instructive, car l'auteur du *Médecin de campagne* a décrit en termes amers l'influence de la vie parisienne sur les débutants de la vie lorsqu'ils sont doués de quelque sensibilité native. Les avantages éclatants dont jouissent, dit-il, les

gens supérieurs ou les riches dans la capitale irritent les passions ambitieuses de la jeunesse pauvre ; insensiblement le tableau continuel du vice heureux et de la vertu persiflée fait chanceler un jeune homme, lui enlève le « velouté » de sa conscience. Le premier des plaisirs, celui qui comprend d'abord tous les autres y est en outre environné de tels périls qu'il est impossible de ne pas réfléchir aux moindres actions qu'il provoque et de n'en pas *calculer* toutes les conséquences. Or ces calculs mènent à *l'égoïsme* ; ce combat dessèche et rétrécit le cœur, pousse la vie vers le cerveau et produit l'insensibilité parisienne.

Il se rencontre des hommes qui, plongés dans ce milieu par les circonstances, y apprennent la vie d'un seul coup, la jugent alors pour ce qu'elle vaut, observent les erreurs du monde pour en profiter, notent les préceptes sociaux pour les tourner à leur avantage particulier et savent calculer la portée de leurs moindres gestes. Ces hommes *froids* sont les sages selon les lois humaines. Mais il existe également parmi les pauvres des *poètes*, gens *nerveux* qui sentent vivement et qui font des fautes : « J'étais de ces derniers », avoue le médecin de campagne, au moment de raconter ses premiers déboires ; et sans doute Honoré, qui subit plus d'un échec avant de conquérir le succès, avait-il dû s'avouer qu'il était aussi de la race « nerveuse ». Pourtant dès cette époque, il discernait du moins les sages et il les admirait fort tout en les malmenant le plus souvent dans ses écrits. Toute sa vie, il a souhaité tous les pouvoirs : celui de la plume, qu'il a conquis jusqu'à un certain point de son vivant ; celui de l'argent, dont il s'est donné quelquefois l'illusion ; celui de la politique, qui lui a totalement échappé. La pairie héréditaire à l'anglaise, telle qu'il la vit fonctionner sous ses yeux de quinze à trente et un ans pendant la Restauration, fut le premier objet de ses admirations et sans

doute de ses espérances; aussi bien y voyait-il installé maint bourgeois de la veille, en raison des situations conquises sous la Révolution et l'Empire. Dans presque tous ceux de ses romans dont l'action se déroule entre 1815 et 1830, la pairie est le but avoué du héros, toujours façonné plus ou moins à sa ressemblance. C'est à ce sommet que visait Rubempré, patronné par Vautrin, le jeune Grandet trop dédaigneux de sa provinciale cousine, Mme Evangelista pour son gendre Manerville, afin de pouvoir goûter sous le nom de celui-ci « les plaisirs de la puissance ».

Le premier écrit assez nettement autobiographique de Balzac est *La Peau de chagrin* dont le personnage principal est contraint par son effort impatient vers le pouvoir de se mesurer trop tôt avec les difficultés et les dangers de la vie parisienne. Comme le Médecin de campagne, Raphael est d'abord incompris des femmes en raison de sa supériorité même; mais les souffrances d'amour-propre que lui apportent ces cuisants échecs ne lui seront pas inutiles : « Les femmes m'ont condamné, expliquera-t-il plus tard; j'ai accepté dans les larmes et dans le chagrin l'arrêt porté par le monde; cette peine a produit son fruit; j'ai voulu me venger de la société, j'ai voulu posséder l'âme de toutes les femmes en me soumettant les intelligences et voir tous les regards fixés sur moi quand mon nom serait prononcé par un valet à la porte d'un salon! » Il est persuadé que cette puissante impulsion de l'amour-propre devient facilement du génie quand un homme ne se laisse pas « déchiqueter » l'âme au contact des affaires! Raphael s'est fait plus d'une fois par la pensée général, empereur même ; il a été aussi Byron, avant de s'apercevoir qu'il n'était rien! Mais il ne regrette pas ces débauches d'imagination conquérante et il refuserait l'amitié d'un jeune homme qui ne se serait pas ciselé des couronnes ou dressé quelque piedestal en songe!

Mariant malgré lui la volonté de puissance aux suggestions de l'amour, le futur possesseur de la Peau de chagrin se sent d'ailleurs incapable de s'attacher à une femme de modeste condition. C'est en ne disant rien de ce disent les femmes vulgaires, en ne vivant pas, en ne marchant pas comme elles, en s'enveloppant d'un manteau qu'elle seule peut acquérir, en respirant des parfums de choix, que sa maîtresse lui paraîtra faite à sa mesure et à sa taille! Et c'est un bonheur pour lui, remarque-t-il avec une naïve vanité, que la France soit depuis longtemps sans Reine (sous la Restauration), car il n'aurait pu aimer que la reine!

Toutefois l'expérience lui apprendra bientôt les inconvénients de ces ambitions sans mesure. Il s'éprend, lui sans ressources, d'une femme du monde au cœur sec qui le croit riche comme il s'efforce de le paraître. Il devra donc subir les supplices quotidiens qui torturent le pauvre contraint de cacher sa misère : supplices *immenses chez un homme irritable!* La dame de ses pensées l'humilie à chaque heure, à chaque instant par une parole ou par un geste de *riche!* Il est la victime de cette loi *implacable* qui régit la haute société de son temps et en vertu de laquelle le beau monde bannit de son sein les malheureux, comme un homme de santé robuste expulse de son corps tout principe morbide. Car le monde abhorre les infortunes ou les douleurs ; il les redoute à l'égal des contagions ; il n'hésite jamais entre elles et les vices, parce que *le vice est encore un luxe!* Mort aux faibles, tel est le cri de ralliement pour cette « espèce d'ordre équestre » institué chez toutes les nations de la terre, par le phénomène social de la richesse. Telle est la devise qui s'inscrit en lettres indélébiles au fond des cœurs pétris par l'opulence ou nourris par l'aristocratie!

Fidèle à cette « charte de l'égoïsme », le monde prodigue ses rigueurs aux misères assez hardies pour affronter

ses fêtes et pour chagriner ses plaisirs. Quiconque souffre de corps ou d'âme, quiconque manque *d'argent ou de pouvoir* est un *paria!* Qu'il reste dans son désert! S'il se risque à en dépasser les limites, il rencontrera partout l'*hiver :* froideur de regards, froideur de manières, de paroles, de cœur! Parfois le monde semble tolérer un malheur ; c'est uniquement pour le façonner à son usage, en tirer profit, le bâter, lui mettre un mors, une housse, le monter, en faire une de ses joies! — Lorsque Raphaël se mourra de la poitrine, il se dira que, pour faire « adorer » sa toux de ces dédaigneux personnages, il suffirait de leur laisser pressentir le *pouvoir* qu'il tient de son talisman magique, *la peau de chagrin.* Mais, à cette pensée, il s'empresse de « jeter le mépris comme un manteau entre le monde et lui »! — Telles furent certainement quelques-unes des impressions de Balzac à ses débuts dans la vie parisienne.

Charles Grandet, riche pourtant lors de ses premiers pas dans le monde, recevra les mêmes leçons de clairvoyance psychologique implacable: amant d'une grande dame, il devra subir à son tour *l'épouvantable éducation du monde parisien*, au sein duquel il convient, pour voir juste, de chercher le mobile de toutes choses dans l'intérêt personnel et de calculer de son côté chacun de ses actes : « Je sais bien, lui a dit par exemple un jour sa brillante maîtresse, en lui reprochant d'avoir mal traité sous ses yeux un habitué de leur société, je sais bien que c'est un homme peu honorable, mais *attendez qu'il soit sans pouvoir.* Alors vous le mépriserez à votre aise. » Aveu un peu naïf, un peu gros, qui ne se fait guère sous ces formes tranchantes, mais qui, après tout, résume en effet le train profondément « impérialiste » de la vie. De la sorte, l'égoïsme a été profondément inoculé au jeune Grandet sans qu'il s'en rende compte ; ces germes de *l'économie politique* à l'usage du parisien digne de ce nom sont encore

latents au fond de son cœur lorsqu'il est mis par les événements en présence de sa cousine provinciale ; mais ils ne tarderont pas à porter leurs fruits. Eugénie l'a rencontré tandis qu'en lui les paroles, les actions, les manières s'accordaient encore avec les inspirations naïves du cœur. Un hasard, fatal pour elle, lui fait recueillir les dernières effusions de sensibilité vraie dont ce cœur soit encore capable ; elle entend, pour ainsi parler, les derniers soupirs de cette conscience expirante. Aussi s'éprend-elle d'un être moral qui va disparaître et qu'elle ne retrouvera jamais plus.

Le rédacteur du *Contrat de Mariage*, le notaire Mathias découvre à son tour dans l'âme « foncièrement bourgeoise » de Mme Evangélista des intentions qui, sans tenir à la scélératesse, au crime, au vol, à la supercherie, à l'escroquerie, a aucun sentiment mauvais ni même à rien de blâmable, comportent néanmoins *toutes les criminalités en germe!* Mais le vieil homme de loi fera cette découverte sans surprise et sans indignation généreuse. Il n'a rien de l'Alceste de Molière : son métier lui a dès longtemps révélé les adroits calculs des gens du monde, leurs habiles traîtrises, plus funestes qu'un franc assassinat commis sur la grande route par un pauvre diable dont l'échafaud sera le salaire. — En particulier ces sortes de congrès diplomatiques que provoque la rédaction d'un contrat de mariage sont, pour la haute société, *de petits coins honteux où chacun va jeter ses ordures!*

Empruntons à *La Fille aux yeux d'or* une dernière évocation de la vie parisienne dont la verve est irrésistible. Dans cette fournaise humaine, écrit Balzac, tout brûle, tout fume, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume! Jamais vie en aucun pays ne fut plus ardente ni plus cuisante! Cette nature sociale sans cesse en fusion semble se dire après chaque œuvre faite : « A une autre! » Il n'y a là *de vrai parent que le billet de mille francs.* Le mouvement exor-

bitant des prolétaires, la dépravation des intérêts qui broie les deux bourgeoisies, petite et grande, les cruautés de la pensée artiste et les excès du plaisir incessamment poursuivi suffisent pour expliquer *la laideur normale* de la physionomie des Parisiens. Tous ces gens sautent et cabriolent, fouettés par une impitoyable déesse, la Nécessité : nécessité d'argent, de gloire ou d'amusement.

Ajoutons qu'à ce spectacle, si profondément instructif, se joignit, pour façonner Balzac à une exacte appréciation de la nature humaine, la rude école de la *dette :* école qu'il ne devait guère cesser de fréquenter, sa vie durant, ainsi qu'on le sait. La déconfiture financière de son entreprise d'imprimerie, en 1828, fut le point de départ de sa constante pénurie d'argent ; elle lui prépara cette existence de forçat littéraire qu'il a dû mener jusqu'à sa fin. Mais on sait qu'il compliqua sans cesse ses premiers embarras d'argent par de nouvelles imprudences : luxe de toilette ou de voitures, collections coûteuses, voyages dispendieux, achat de terrain et constructions à Sèvres, etc... Demandons de nouveau à sa *Peau de chagrin* une analyse sommaire d'un état d'esprit qu'il a trop bien connu pour sa part ! « Je *devais*, dit son Raphaël ! Devoir, est-ce donc s'appartenir encore ? Le remords est plus tolérable, car la société *ne laisse pas une vertu au débiteur sans argent !* » En outre, chez les « poètes » doués de nerfs, la dette devient une œuvre d'imagination que ne comprendront jamais les gens dépourvus de cette faculté grossissante. Quel supplice que ces dettes en chair et en os avec lesquelles on se trouve parfois face à face au coin d'une rue, ou encore que la lettre de change soudain métamorphosée en un vieillard chargé de famille, et flanqué de vertus en détresse. On se trouve devoir à un vivant tableau de Greuze ! Terribles créanciers, avec lesquels il faut pleurer et qu'on devra secourir encore après qu'on les aura désintéressés ! — Oui, pour un homme *né généreux*, la dette, c'est véritablement *l'enfer !*

2. *Conclusions de psychologie impérialiste.*

Quelles conclusions psychologiques ce puissant esprit a-t-il cependant tirées de si rudes contacts initiaux avec l'existence? — Celles qu'impose à tout regard clairvoyant le spectacle de la vie : à savoir que le principe des actions humaines est la Volonté de puissance. On a dès longtemps traité Balzac de « Saint-Simon du régime bourgeois » et son préfacier, Davin, a écrit de lui qu'il faisait marcher sous nos yeux les *Maximes* de La Rochefoucauld. C'est qu'en effet La Rochefoucauld et Saint-Simon sont deux des plus pénétrants analystes de la volonté de puissance qu'ait produit notre siècle classique avant l'éclosion du mysticisme romantique. Ils se trouvaient, par leur naissance, tout proches de la source où le pouvoir social se puisait alors, de la royauté absolue et de sa cour ; ils ont su regarder et comprendre, presque aussi bien l'un que l'autre, quoique le premier ait traduit ses expériences en théoricien moraliste, le second en historien de son temps.

Ecoutons donc Balzac nous édifier sur ce point à son tour et à sa façon. L'homme n'est *ni bon ni méchant*, proclame-t-il avec une parfaite clairvoyance au début de sa *Préface générale* à la *Comédie humaine*. Nous naissons avec des aptitudes et des instincts. Mais quel est le plus impérieux de ces instincts? Quelle est celle de ces aptitudes qui s'est le plus perfectionnée à travers les siècles? C'est lisons-nous dans *Les Proscrits*, « la passion que tous les hommes ont de *s'élever*, de *monter*, ambition instinctive, *perpétuelle révélation* de notre destinée terrestre! » C'est, encore, selon la définition que l'on rencontre dans *Le Colonel Chabert*, « ce sentiment inexplicable qui se trouve en germe dans le cœur de tous les hommes et qui les pousse à *se grandir en se multipliant*, par les faits ou par les idéee » ! — Le sentiment de la conservation, nous expose enfin

La Physiologie du mariage, est dirigé par un principe *essentiel* qu'on peut exprimer en trois mots : *ne rien perdre !* Or, pour ne rien perdre, il faut *croître* ou rester infini, car un pouvoir stationnaire est déjà menacé : c'est pourquoi tout être tend *au plus grand développement possible de ses forces.* — Tels sont les vrais principes et les principes vrais de la psychologie balzacienne.

Ecoutons maintenant Vautrin expliquer la vie à Rastignac, au début du *Père Goriot*, sous la lumière de ces constatations d'expérience. Tout ploie sous le pouvoir du génie avec le temps, dit le forçat génial à son jeune ami ; certes on hait ceux qui le possèdent, on tâche de les calomnier parce qu'ils prennent sans partager, mais on n'en plie pas moins s'ils persistent. En un mot on les adore à genoux quand on n'a pas pu les enterrer sous la boue ! Faut-il pour cela blâmer le monde ? *Pas du tout.* Il a *toujours été ainsi* et les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait ; il est plus ou moins hypocrite et les niais disent alors qu'il a ou qu'il n'a pas de mœurs. Rien de plus absurde que d'accuser les riches sur ce point pour innocenter le Peuple, car *l'homme est le même, en haut, en bas, au milieu.* — Déclarations qui nous mènent loin du portrait moral de *La Fosseuse*, ou même des indignations oiseuses du Raphaël de *La Peau de chagrin.*

Pourtant, ce Raphaël était déjà bon psychologue lorsque miné par la phtysie et retiré dans les montagnes de l'Auvergne, il supportait avec peine la compassion que lui témoignaient les rustiques habitants de ces lieux. La pitié, explique en effet Balzac à ce propos, est le sentiment que l'homme accepte le moins volontiers de la part d'autrui, surtout quand il la mérite. La haine qui nous poursuit est pour nous un *tonique ;* elle fait vivre, elle inspire la vengeance. Mais la pitié tue : elle affaiblit encore notre faiblesse. C'est l'assaut devenu patelin : c'est le *mépris dans la tendresse* et la tendresse dans l'offense. — Aussi, sous

quelque forme que ce sentiment se manifeste à Raphaël, lui paraît-il « gros de mort » ! Quand il a désiré se rapprocher de la Nature et de ces êtres sans fards que sont les hommes des champs, il n'avait pas compté avec *la franchise des sentiments naturels.* Aussi ne saura-t-il bientôt plus ce qu'il redoute davantage de la part de ses hôtes agrestes : ou leurs paroles de commisération, ou leur trop éloquent silence !

Signalons encore, dans *Les Secrets de la princesse de Cadignan*, une amère analyse de l'amitié entre femmes du monde : nouvel écho de l'échec subi par Balzac auprès de la marquise de Castries. Les amitiés, dit-il, ne se font dévouées et durables entre femmes qu'après avoir été préalablement cimentées par quelques petits *crimes.* Quand deux amies peuvent ainsi se tuer réciproquement et se voient un poignard empoisonné dans la main, elles offrent le spectacle touchant d'une harmonie qui ne se troublera pas avant que l'une d'elles n'ait *lâché son arme par mégarde*. Tel n'est pas tout à fait le lien qui unit Mme d'Espard à Mme de Cadignan. Entre elles, la partie n'est pas égale parce que l'une est manifestement plus forte que l'autre. La princesse domine la marquise de toute la tête et celle-ci reconnaît intérieurement cette supériorité indéniable, ce qui détermine la nuance de leur amitié ; la plus faible se tient *tapie dans son faux attachement* en épiant l'heure, si impatiemment attendue par tous les faibles, de sauter à la gorge du fort pour y imprimer la marque d'*une joyeuse morsure*. — Réussite de style qui marque la profonde conviction de l'auteur.

Enfin Balzac a constaté de bonne heure qu'à notre époque plus encore qu'aux siècles précédents, par le recul des influences sacerdotales et des prépondérances militaires, l'argent était devenu le signe universellement accepté et le véhicule pratique du *pouvoir social.* L'on expliquera l'usurier Gobseck, *représente toutes les forces*

humaines; il contient tout en germe et donne tout en réalité. Pour expliquer l'immense fortune du tonnelier Grandet, Balzac nous rappellera que le pouvoir humain est un composé de patience et de temps, que les gens puissants ont toujours voulu et veillé. La vie de l'avare en particulier est un constant exercice de la puissance déjà conquise qui se place au service de la puissance à conquérir ; l'avarice s'appuie sur deux sentiments, l'amour-propre et l'intérêt : mais l'intérêt n'étant que l'amour-propre solide et bien entendu, ces deux mobiles se ramènent à l'égoïsme conquérant qui fait le fond de la nature humaine. De là les curiosités prodigieuses qu'excitent l'avarice dans la réalité ou même dans la littérature. Chacun tient par un lien secret à l'avare, ce personnage qui parle à tous les sentiments humains parce qu'il les résume tous.

Déjà toutefois ces dernières analyses ont quelque chose de trop féroce pour être pleinement humaines. Je dirai tout à l'heure de quel côté Balzac, ce psychologue d'ailleurs si admirablement perspicace, révèle aux regards exercés quelque insuffisance : il voit mieux les formes brutales de la volonté de puissance, qu'elles soient d'ailleurs patentes ou dissimulées, que les formes atténuées, spiritualisées de ce sentiment.

3. *La volonté de puissance chez quelques héros de Balzac.*

La plus accomplie à notre gré de ces analyses de psychologie « impérialiste » dont je viens de donner quelque idée, c'est l'histoire du *Curé de Tours*. M. Paul Bourget a naguère exprimé la même préférence par la bouche de son *Disciple* fameux, qui considère ce récit comme « un véritable écorché littéraire où chaque phrase ramasse en elle plus de philosophie qu'une scolie de Spinoza! » Et Balzac lui-même le plaçait très haut dans son estime puisqu'il a écrit, vers la fin de sa carrière, en parlant de son

Cousin Pons moins énergiquement dessiné à mon avis et moins parfait : « C'est une de ces belles œuvres d'une excessive simplicité qui contiennent *tout le cœur humain*. C'est aussi grand et plus clair (?) que *Le curé de Tours*. »

Quoi de plus « clair » cependant que ce roman ecclésiastique? Pas un soupçon d'intrigue amoureuse en vue de soutenir l'intérêt du lecteur, pas même une figure de femme jeune dans le prodigieux document humain. L'abbé Birotteau, quelque insignifiant qu'il soit par son âme, par son cerveau et par sa situation sociale nous est montré soumis, comme les plus illustres mortels, *aux effets de cette grande justice distributive qui va toujours chargeant le monde d'exécuter ses arrêts, nommés par certains les malheurs de la vie!* La forme de cet aphorisme est médiocre, mais le fond en est profondément vrai. Cette histoire, reprendra l'auteur près d'en formuler la conclusion, est de tous les temps ; il suffit d'étendre un peu le cercle étroit au fond duquel agissent ces très minces personnages pour trouver *la raison coefficiente des événements qui arrivent dans les sphères les plus élevées de la société*. Le drame est platement bourgeois, mais les passions humaines s'y donnent carrière de façon tout aussi violente, et toute aussi instructive que si elles avaient été mises en jeu par de plus considérables intérêts.

Eugénie Grandet est un autre chef d'œuvre de psychologie « impérialiste », quoique moins accompli que le précédent à notre avis parce qu'il est moins condensé et moins réduit à ses traits essentiels. Grandet, le tonnelier de Saumur, est un étonnant exemple de Volonté de puissance appliquée à la conquête de l'argent, symbole et source du pouvoir social. Quand il s'agit d'augmenter son avoir, cet homme tient du tigre et du boa ; il sait se coucher, se blottir, épier longtemps sa proie, puis lui sauter brusquement à la gorge. Alors il ouvre la gueule de sa bourse, engloutit une charge d'écus et se couche tranquillement

comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique ! Ses yeux ont, durant ces opérations, quelque chose de cette expression calme et dévoratrice que le peuple attribue au regard du basilic. Il n'est aucun de ses concitoyens qui n'éprouve, à le voir passer, un sentiment d'admiration, fait de respect et de terreur. La critique et la moquerie se sont usées à la fin contre ses constants succès !

Goriot, ce père trop tendre qui est tout l'opposé d'un avare, a ses satisfactions de puissance lorsque, misérablement perdu dans la foule, il voit passer l'une de ses filles étendue dans sa calèche fleurie : « J'entends dire alors autour de moi : Voilà une belle femme, explique-t-il ! Ça me réjouit le cœur. N'est-ce pas mon sang ? Je vis de leurs plaisirs. Je suis heureux à ma manière ! » L'une d'elles n'a épousé pourtant qu'un banquier parvenu et ne jouit pas, comme l'autre, de ses grandes entrées dans les salons du Faubourg Saint-Germain : « Mme de Nucingen est à cent lieues de sa sœur Restaud », pourra donc dire à Rastignac la vicomtesse de Beauséant, née de Bourgogne ; et elle ajoutera par une énergique métaphore : « Aussi avalerait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon. Si vous me la présentez, vous serez son Benjamin. Aimez-la si vous pouvez. Sinon, servez-vous d'elle. Je la verrai une ou deux fois en grande soirée, quand il y aura cohue ; mais je ne la recevrai jamais le matin. » Telles sont les nuances, dégradées à l'infini, que met entre les hommes leur différent degré de pouvoir social.

M. de Mortsauf est guidé par l'étroite et mesquine Volonté de puissance qui caractérise certains malades par les nerfs : « Chaque jour, nous dira Vandenesse, amoureux de Mme de Mortsauf, il essayait de m'envelopper de sa tyrannie pour assurer une nouvelle pâture à son humeur chagrine, car il semble vraiment que les maladies morales soient des

créatures qui ont leurs appétits, leurs instincts et *veulent augmenter l'espace de leur empire* comme un propriétaire veut augmenter son domaine! » Eh oui, certes, acquiescerions-nous ici, car une sorte de personnalité seconde se dégage alors plus ou moins nettement de la personnalité normale chez le névropathe et met au jour un « impérialisme » vital moins contenu par l'expérience consciente et par la raison acquise. De là les antiques interprétations de ces maladies par la possession d'esprits mauvais, dont les tendances sont supposées antisociales. Mortsauf éprouve le besoin de régenter les moindres gestes de son entourage et semble goûter un plaisir furtif à ces *nullités dominatrices!*

La puissance que rêve le chevalier de Valois (d'Alençon), c'est celle que lui assurerait, dans sa sphère étroite, son mariage avec Mlle Cormon, car un salon *dominateur* se crée aussi difficilement en province qu'à Paris et chez *La Vieille fille*, le chevalier en admirait un, tout créé, dont il pouvait devenir le possesseur légitime s'il savait plaire. — Mme Baudoyer, dans l'étroit milieu parisien des *Employés*, a été élevée selon les principes de la religion la plus stricte; contrainte néanmoins par la nature de mettre ses puissances sentimentales au service d'une passion conquérante quelconque, elle est devenue âpre au gain, capable de demander au prochain des actions blâmables si elle espère en recueillir le fruit. Quoique l'expérience l'ait contraint de juger son mari pour ce qu'il est, à savoir comme un imbécile que son entourage croit sottement un esprit supérieur, elle soutient de son mieux l'opinion favorable à ce fantoche : elle lui témoigne un profond respect et regarderait comme un péché mortel de lancer un seul coup d'œil, de faire un seul geste qui pût révéler au dehors son opinion vraie sur ce piètre personnage.

Enfin Balzac nous a donné comme on le sait dans *Les paysans*, dans *Une ténébreuse affaire* et dans presque toutes ses *Scènes de la vie de province*, les portraits les plus fouil-

lés de ces êtres patients qui ont mis leur vie entière au service d'un projet, si mince soit-il, de promotion sociale ou d'agrandissement de pouvoir.

4. *Conclusions de morale impérialiste.*

Sur la base solide de cette « impérialiste » interprétation de l'activité humaine, Balzac a édifié des théories morales qui ne sont pas toutes également rationnelles, il s'en faut de beaucoup. Je dirai même que c'est à l'une des moins rationnelles de toutes qu'il a trop souvent sacrifié dans certains de ses écrits. Mais l'étude de ces tentatives théoriques est intéressante en raison de l'influence qu'elles ont exercée, par suite de l'immense diffusion qu'a connu l'œuvre balzacienne.

Le *Cabinet des antiques* nous apporte une étude approfondie de la morale de l'honneur, cette règle de vie des vieilles races aristocratiques. Le jeune comte Victurnien d'Esgrignon s'est vu inculquer par les siens le dogme de sa suprématie d'origine, aussitôt qu'une idée quelconque a pu pénétrer dans son cerveau d'enfant. Le premier de sa race, Carol, fut, lui a-t-on dit, un *Franc de la conquête* mérovingienne qui a fait des Gaulois vaincus ses serfs, taillables et corvéables à merci. C'est pourquoi, hors le roi de France, tous les seigneurs du royaume sont les égaux de Victurnien ; après quoi, et au-dessous de cette classe priviligiée, végètent des gens avec qui il n'a rien de commun et vis-à-vis desquels il n'est obligé à rien, des *ennemis vaincus, conquis* dont il n'a pas à tenir compte. — On reconnaît ici la thèse de Boulainvilliers, de Saint-Simon, que Montlosier était venu rajeunir et remettre en vedette au temps de la Restauration. — Le correctif nécessaire d'une pareille conception sociale, indique aussitôt Balzac, réside dans les lois strictes de la *bonne compagnie,* lois auxquelles un gentilhomme se doit à tout prix d'obéir.

Personne, dans ce *Cabinet des antiques* que forment les parents de Victurnien avec leur entourage, n'imagine même qu'un Esgrignon puisse se permettre un acte contraire à l'honneur, car le nom qu'il porte *rend l'avenir solidaire du passé* dans sa maison. Tel est le second principe, — correcteur en effet jusqu'à un certain point du premier, — dont son enfance a été également bercée.

Malheureusement, en véritable « enfant du siècle », il a beaucoup mieux retenu le premier que le second, et, avec les années, il est devenu *le plus horrible des êtres sociaux*, c'est-à-dire un égoïste *conséquent* avec son égoïsme. — Ce qui, à mon avis, est une inexactitude psychologique et surtout morale : car je définirai Victurnien pour ma part comme un égoïste aveugle, imprudent, irrationnel en ces décisions vitales, qui iront, finalement, si fort à l'encontre de son égoïsme originel. Voyons en effet de plus près comment Balzac nous décrit cet égoïste qu'il prétend *conséquent* avec lui-même. Conduit par la religion aristocratique du Moi à suivre ses « fantaisies » en toutes circonstances, le jeune d'Esgrignon s'était habitué à n'estimer les choses que par le *plaisir* qu'il en attendait ; il trouvait ses actions bonnes en raison de leur utilité. — Il faudrait dire ici de leur utilité immédiate, non de leur utilité à longue échéance. — Comme les despotes, il faisait la loi pour la circonstance, système qui est aux actions du vice ce que la fantaisie est aux œuvres de l'art, une cause perpétuelle d'irrégularité. Malgré l'activité remarquable de sa pensée, *aussitôt que la sensibilité parlait en lui, sa cervelle obscurcie semblait ne plus exister* pour l'avertir. Son âme *tenait à la poésie* par bien des côtés, mais restait *frappée d'une épouvantable faiblesse en son centre*. — On a reconnu un digne enfant du siècle romantique qui serait capable, tout au plus, de comprendre la morale affective issue de Rousseau, mais demeure absolument inapte à pratiquer la morale rationnelle de l'hon-

neur qui a soutenu pendant des siècles ses ancêtres au sommet de la hiérarchie sociale. Aussi terminerait-il prématurément sa carrière sur les bancs de la cour d'assises, pour faux et usage de faux, sans ces interventions de famille et de cour que Balzac nous présente comme toutes puissantes encore au temps de la Restauration.

A côté de la morale de l'honneur, paralysée par les influences du siècle romantique, voici chez Gobseck, représentant de la bourgeoisie riche, un impérialisme vital qui est déjà, jusqu'à un certain point, rationnel. Le principe en est une psychologie qui s'accorde suffisamment avec les faits. Le seul sentiment vrai que la Nature ait mis en nous, écrit Balzac, est l'instinct de notre conservation ; cet instinct se traduit par le souci de notre intérêt personnel et son objectif est le *pouvoir*. Dans nos sociétés européennes, la fortune, qui peut mettre en mouvement toutes les forces humaines, donne le pouvoir : « Mon regard, proclame donc le terrible homme d'affaire avec l'exagération habituelle à Balzac en ces matières, est comme celui de Dieu. Je vois dans les cœurs ; je suis assez riche pour acheter les consciences de ceux qui font mouvoir les ministres, depuis leurs garçons de bureau jusqu'à leurs maîtresses. *N'est-ce pas le pouvoir ?*.... Nous sommes dans Paris une dizaine ainsi... les arbitres de vos destinées ! »

Mais déjà Gobseck, bien autrement « conséquent » que d'Esgrignon avec son égoïsme, a du moins les vertus de ses vices, et on peut le considérer, jusqu'à un certain point, nous l'avons dit, comme un impérialiste *rationnel*. Il est adepte de l'école *cynique*, explique en effet Balzac, mais il n'en est pas moins un *sage*. Ses observations sur la nature humaine l'ont conduit à accepter les *apparences* d'un usurier de bas étage, mais elles font aussi de lui, dans certaines circonstances, l'homme *le plus probe et le plus délicat* que l'on puisse rencontrer dans la mêlée pari-

sienne. Il réunit en sa personne un avare et un *philosophe* assez proche parent du *Philosophe sans le savoir* de Sedaine. « Si je mourais en laissant des enfants, je le choisirais pour être leur tuteur », dira de lui le plus honnête à coup sûr des personnages qui sont mêlés à ses relations avec Maxime de Trailles et Mme de Restaud. — Et cette confiance est parfaitement justifiée puisque Gobseck, ayant à sa discrétion le patrimoine des jeunes Restaud devenus orphelins, le leur dissimule tout d'abord, car il veut qu'Ernest de Restaud, l'aîné de cette maison menacée de ruine, soit élevé à la forte école du malheur et sache la valeur de l'argent. Puis, quand le moment lui semblera venu, il restituera, sans en conserver un centime, cette fortune dont rien ne l'oblige à se dessaisir. Voilà un avare d'un autre calibre que le père Grandet capable de tuer presque sa fille pour mettre la main sur le nécessaire de toilette en or qui est la propriété de son neveu !

Pourtant, si nous voulons entendre formuler par Balzac une morale d'impérialisme véritablement rationnel, il nous faudra revenir au *Lys dans la vallée* et recourir à certaine lettre de direction que Mme de Mortsauf rédige au profit de son amoureux Vandenesse, lorsque celui-ci est sur le point de faire ses premiers pas dans le monde parisien. Ces pages auront ce résultat de lui donner une constance à la Coligny *pour vaincre les vainqueurs*, pour renaître de la défaite, pour lasser les plus forts lutteurs ! — Voici en effet le *système* auquel, selon la pieuse Henriette, un homme digne de ce nom doit rapporter toutes les actions de sa vie. Elle admet que la société se fonde sur un contrat *tacite* et se sert peut-être aujourd'hui de l'homme plus qu'elle ne lui profite, — furtif souvenir de rousseauisme insidieux dans le cerveau de Balzac — mais elle ajoute aussitôt que ces considérations regardent le seul *législateur* et que le citoyen doit accepter les règles établies, car l'effort vers le bonheur individuel conquis

avec adresse au dépens de tous est une théorie de *criminels* qui conduit nécessairement aux abîmes.

Pour Félix de Vandenesse, comme pour tout entendement sain, la société devra s'expliquer par une théorie des *devoirs*. Nous nous *devons* les uns aux autres sous mille formes diverses et notre maxime fondamentale sera donc de ne rien nous permettre, ni contre notre conscience ni contre la *conscience publique*. La droiture, l'honneur, la loyauté, la *politesse* même sont les instruments les plus sûrs et les plus prompts de toute fortune ; il s'agit toutefois d'une politesse qui ne soit pas une pure grimace sociale, prête à se démentir aussitôt que l'intérêt se trouve en jeu, car la vraie politesse implique une idée *chrétienne ;* elle est, en quelque sorte, la *fleur de la charité ;* elle consiste moins à *paraître* s'oublier qu'à s'oublier en toute réalité pour les autres. Et qu'on ne craigne pas de se trouver dupe, à l'occasion, de *cette haute vertu sociale ;* tôt ou tard on recueillera le fruit de tant de semences qui ont paru jetées dans le vent.

Pourtant Félix devra également s'interdire tout excès inutile en ce sens. Les héroïsmes de la politesse véritable doivent être réservés pour les êtres auxquels nous unissent des sentiments *partagés*, pour la femme aimée et pour Dieu. Car les hommes ne nous estiment malheureusement qu'à proportion de notre *utilité*, sans tenir compte de notre valeur. « Que votre supériorité, reprend donc Mme de Mortsauf, soit toujours *léonine*. Ne souffrez jamais près de vous des gens déconsidérés, *quand même ils ne mériteraient pas leur réputation*, car le monde nous demande également compte de nos amitiés et de nos haines ! » — Et ceci ressemble un peu trop, n'est-il pas vrai, à ce mot brutal que Raphaël recueillit sur les lèvres de son aristocratique amie. — Ne vous battez jamais que sur un point, avec toutes vos forces, achève Henriette. Cette stratégie napoléonienne peut s'appliquer dans la guerre des

intérêts; elle y économise le temps, comme l'autre économisait les hommes et l'espace... Cultivez les femmes *influentes*, qui sont les femmes d'âge. Si vous vous plaignez de la plus coquette des jeunes, elle vous prouvera que son gant vaut le monde! Toutes vous diront qu'elles donnent le bonheur et vous feront oublier vos belles destinées. Le bonheur est variable. Votre *grandeur* sera *certaine*. Veillez donc... Je veux vous voir *grandissant* parmi les hommes *sans qu'un seul de vos succès me fasse plier le front*. Je veux que vous mettiez promptement votre fortune à la hauteur de votre nom, et pouvoir me dire que j'ai contribué mieux que par le désir à votre grandeur. Cette secrète coopération est le seul plaisir que je puisse me permettre... Faites-moi *goûter les plaisirs de la supériorité* dans une âme toute à moi! » — Vandenesse pratiquera dans le monde les maximes de son inspiratrice dont il admire la profonde sagesse. Aussi le verra-t-on devenir à vingt et un ans le collaborateur favori du roi Louis XVIII dans l'expédition des affaires de la monarchie française, ce qui peut passer pour une rapide ascension vers le pouvoir par les voies les plus légitimes. Mais c'est dans l'imagination du romancier seulement que la pratique se met aussi exactement, aussi ponctuellement d'accord avec la théorie. Honoré de Balzac en personne ne connut que tardivement, partiellement et de façon précaire les satisfactions de la volonté de puissance assouvie. A elle seule l'histoire vraie de son mariage, quand on pourra l'écrire, nous dirait quels furent en matière de promotion sociale ses mécomptes cruels et ses naufrages en vue du port!

II. — LE TRÔNE ET L'AUTEL

Nous venons de saluer le Balzac rationnel — et par conséquent réactionnaire contre un siècle de déviation affective, — ce Balzac que certains de nos contemporains font profes-

sion de révérer et proclament leur maître, tandis que d'autres, non moins sincères, Emile Zola par exemple, accordent leur adhésion à un Balzac nettement révolutionnaire, en dépit de ses opinions affichées. C'est là le dilemme dont j'ai posé les termes dans les premières lignes de cette étude. « J'écris, a proclamé solennellement le Préfacier de la *Comédie humaine*, à la lumière de deux vérités éternelles, la religion, la monarchie ! » On serait souvent tenté d'en douter à le lire, mais ce qu'il faut concéder en tout cas, c'est qu'il fut conduit par l'observation du cœur humain à reconnaître la nécessité des disciplines rationnelles, seules capables de contenir cet irrationnel et le plus souvent trop mystique effort vers le pouvoir qui est la première attitude de l'homme dans la vie et des groupes humains dans l'histoire.

1. *La politique de Balzac.*

Nous possédons un exposé de ses convictions politiques qui est daté des derniers mois de 1830 et adressé par lui à sa maternelle amie, Mme Carraud. La France, dit-il, doit garder la monarchie constitutionnelle, posséder une famille royale héréditaire et une *chambre des pairs extraordinairement puissante*. — Nous connaissons déjà ses éblouissements et ses ambitions de ce côté. — Le peuple doit être laissé *sous le joug le plus puissant*, de manière que ses individus trouvent lumière, aide et protection au-dessus d'eux, mais qu'aucune idée, aucune force, aucune transaction ne vienne à les rendre *turbulents*. Si les gens riches, et, en particulier, ceux qui posséderont les grosses fortunes héréditaires de la Chambre haute, laissent corrompre leurs mœurs et pratiquent quelques abus, il faut considérer ces abus comme inséparables de l'existence de toute société ; il faut les accepter pour conserver les avantages immenses dont ils forment la pro-

digue rançon : « J'ai longtemps et profondément médité sur les institutions des sociétés, ajoute Honoré ; celle-ci (celle qu'il propose) me paraît *non la meilleure, mais la moins défectueuse :* » Et il achève en daubant sur les opinions révolutionnaires ou jacobines qui sont redevenues de mode depuis les événements de juillet ; il parle de ses opinions *aristocratiques* et présente sa prochaine élection à la Chambre des députés comme *une chose arrêtée dans les sommités du parti royaliste !*

Six ans plus tard, en publiant *La Vieille fille*, il célébrera de nouveau « le plus auguste, le plus grand, le seul vrai pouvoir, la Royauté », par opposition au « plus faux, au plus changeant, au plus oppresseur des pouvoirs, le pouvoir dit *parlementaire* qu'exercent les assemblées électives ! » Peu auparavant, dans *Le Médecin de village*, il avait prononcé le jugement du bon sens sur le principe électif tel qu'il fonctionne actuellement dans notre démocratie rousseauiste. Pour être un principe, écrit-il, le suffrage — et il sous-entend évidemment le suffrage *égalitaire*, — demande chez les électeurs *une égalité absolue*. Le suffrage universel fut excellent dans l'Eglise, parce que les individus y étaient tous instruits, *disciplinés par le sentiment religieux* — nous dirions disciplinés par la morale rationnelle du christianisme ecclésiastique, car le sentiment religieux à lui seul n'est pas un principe de discipline, au contraire, — parce qu'ils étaient imbus du même *système* — et cette fois le trait est juste —, sachant bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient, — c'est-à-dire capables de prévision à longue échéance. — Mais, aujourd'hui, la masse est incapable de participer au gouvernement de la chose publique. C'est pourquoi le mot *élection* est près de causer autant de dommages qu'en ont fait *les mots de conscience et de liberté mal compris, mal définis* (par le mysticisme rousseauiste), jetés au peuple comme des symboles de révolte et des ordres de destruction. La loi emporte un

assujétissement à des règles ; or toute règle est *en opposition aux mœurs naturelles*, aux intérêts de l'individu — il faudrait dire à ses intérêts immédiats et souvent mal entendus. — Comment la masse porterait-elle jamais des lois contre elle-même ? Or c'est ce qu'elle devrait faire pour être sage, car la tendance des lois doit être souvent *en raison inverse de la tendance des mœurs*.

Tout cela, quoique insuffisamment mûri et médiocrement exprimé, est d'inspiration fort rationnelle au total. Mais nous savons déjà que Balzac a été accusé, non sans motifs, d'avoir trop souvent travaillé *contre* les saines convictions qu'il exprime en ces pages. Et comment se serait-il attiré sans cela l'applaudissement de ceux qui se proclament les adeptes du mysticisme social issu de Rousseau ? Nous dirons tout à l'heure que si son influence s'est exercée en sens contraire de ses convictions affichées, c'est en raison de la critique sans réserves et sans nuances qu'il a tournée contre les classes dirigeantes, ainsi que des suggestions de révolte individuelle dont il a parfois assiégé l'imagination de ses lecteurs.

2. *La religion de Balzac.*

Sur quel pouvoir compte-t-il cependant pour contenir le peuple, si incapable de participer au gouvernement de la chose publique ? Sur la religion catholique dans laquelle il voit un *système complet de répression des tendances dépravées de l'humanité*, et, qui détient par là le plus puissant élément d'ordre social ; il l'a dit dans son *Médecin de campagne* et répété dans la préface générale de la *Comédie humaine*. Et il est certain que tel est le but et jusqu'à un certain point, le fruit du christianisme, cette grande école de morale expérimentale et rationnelle, appuyée sur sa saine psychologie « impérialiste » du péché originel.

Toutefois Balzac a singulièrement diminué dans sa portée cette adhésion de principe par les plus ironiques et, parfois, les plus sceptiques commentaires. Par exemple, dans *Les Marana* : « En jetant un coup d'œil sur les vicissitudes de la vie sociale à Paris, il est impossible de douter de la nécessité d'une religion *en sachant que, tous les soirs, il n'y a pas trop de filles séduites!* » Ou encore, dans *La duchesse de Langeais* : « La religion sera toujours une nécessité politique. Vous chargeriez-vous de gouverner un peuple de raisonneurs ? (Eh oui, certes, s'ils raisonnaient vraiment !) Pour les *empêcher de raisonner*, il faut leur imposer des sentiments. Acceptons donc la religion catholique avec toutes ses conséquences. Si nous voulons que la France aille à la messe, ne devons-nous pas commencer par y aller nous-mêmes ? La religion est *le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles*, la religion, *si intimement liée à la propriété !*... Le prêtre et le roi, mais c'est vous, c'est moi, c'est, en un mot, tous les intérêts des honnêtes gens personnifiés ! » Impossible de défendre plus maladroitement une cause qui peut invoquer de tout autres arguments, en réalité. On dirait qu'il la veuille compromettre à plaisir ou à dessein et les rousseauistes n'auraient qu'à lui emprunter, pour réfuter ses principes, des considérations à ce point grossières et irrationnelles au fond. Il revient pourtant sur les mêmes arguments de l'hypocrisie sociale dans une *Autre étude de femme ;* il y raille la femme « comme il faut », ses phrases stéréotypées, ses airs de tête appris et ses gestes convenus aussitôt qu'on aborde la question religieuse en sa présence. « Ah ! fi donc, dit-elle aux incrédules, je vous croyais trop d'esprit pour attaquer la religion. La société croûle si vous lui ôtez son soutien. La religion, en ce moment, c'est vous et moi, c'est la propriété, c'est *l'avenir de nos enfants*. Ah ! ne soyons pas égoïstes ! L'*individualisme* est la maladie de l'époque. *La religion en est le seul remède*. Elle unit les

familles que vos lois désunissent, etc... » Et la pécore de continuer ce discours *néochrétien* saupoudré d'aperçus politiques, un discours qui n'est ni catholique, ni protestant, mais moral, oh ! moral en diable ! — Elle ne fait pourtant, objecterai-je ici, que répéter, en termes d'une outrance voulue et souverainement maladroite, le plaidoyer du *Médecin de campagne* ou celui de la *Préface générale* que Balzac souhaiterait de voir prendre au sérieux par son lecteur, il faut l'espérer pour sa bonne foi tout au moins. Prêcher ses propres idées sur ce ton pour s'assurer un facile effet de satire, est-ce véritablement les servir ? — Et d'ailleurs il ne voit qu'à demi la vérité psychologique et morale. Car l'individualisme est la racine même de l'être ; c'est l'individualisme irrationnel et exagérément mystique qui seul est la « maladie » de l'époque. Observateur génial, mais peu capable de synthèse intellectuelle fermement conçue, il montre sans cesse de pareilles insuffisances sur le terrain de la philosophie et de l'histoire.

J'ai déjà dit que, sous le nom malveillant de « dévotes », les femmes solidement chrétiennes passent parfois de fort mauvais moments entre les mains du galant de Mme de Berny, à commencer par l'épouse irréprochable qui figure dans *Une double famille :* « Elle n'obéissait pas à des sentiments, mais à des devoirs, écrit-il sur un ton désapprobateur[1] » Eh ! n'est-ce pas le principe moral que proposait Henriette de Mortsauf à Félix de Vandenesse ? « Une éternité bienheureuse à conquérir, mise en balance avec un plaisir mondain, triomphe de tout et fait tout supporter. N'est-ce pas l'*égoïsme divinisé*, le Moi par delà le tombeau ! » Peut-être, mais c'est un égoïsme qui a pour conséquence sociale provisoire l'altruisme, autant du moins que cette dernière tendance est compatible avec l' « impérialisme » essentiel de l'être. Ce fut précisément la tendance de l'hérésie quiétiste, l'une des sources de l'hérésie rousseauiste, que cette hostilité excessive contre un égoïsme

imprégné de prévision sociale à longue échéance et qu'on ne saurait combattre qu'au profit d'une affectivité non moins égoïste en son fond mais beaucoup moins éclairée par l'expérience sur les conséquences quelque peu lointaines de son égoïsme.

L'auteur de *La Vieille fille* nous répétera que les dévotes sont stupides sur beaucoup de points, mais que cette stupidité prouve au surplus de quelle ardeur elles reportent leur esprit vers les sphères célestes, vers la vertu catholique la plus pure, avec ses amoureuses acceptations de tout calice, avec sa pieuse soumission aux ordres de Dieu, avec sa croyance à l'empreinte du doigt divin sous toutes les glaises de la vie! — Tant de vertu pour arriver à tant de stupidité, est-ce là une bonne recommandation de la pratique chrétienne ? — Enfin nous lirons dans *Le colonel Chabert* qu'une étude d'avoué serait de toutes les boutiques sociales la plus horrible, si les sacristies humides n'existaient pas, ces cloaques de la poésie où les prières se pèsent et se payent comme des épices!

Tout ceci nous indique déjà qu'Honoré de Balzac n'accepte au total que sous bénéfice d'inventaire et sous condition de réforme le catholicisme traditionnel dont il juge parfois bon de s'envelopper comme d'une cuirasse. — A la fin de son *Jésus-Christ en Flandre*, il a placé l'allégorie la plus dénigrante de l'Église romaine qu'il figure sous les traits d'une vieille femme à l'aspect cadavérique : « Malheureuse, dit-il à cette harpie de répugnante apparence, pourquoi t'es-tu prostituée aux hommes? Dans l'âge des passions, devenue riche, tu as oublié ta pure et suave jeunesse... tu as étincelé de diamants, de luxe et de luxure... Ne te souviens-tu pas d'avoir été souvent stupide par moments, puis merveilleusement intelligente à l'exemple de l'Art sortant d'une orgie, etc... » Mais soudain voici que la hideuse créature se transforme en ange de lumière! C'est la rénovation rousseauiste et

romantique du catholicisme escomptée par un Lamennais. L'Église va renaître de ses cendres par son adhésion à l'histoire, aux sciences et à la littérature! Il *faut défendre l'Eglise :* c'est le dernier mot du récit —. On voit quelles conditions sont mises cependant à ce pacte défensif.

Que dire des prêtres de Balzac, de ceux même qu'il présente comme les artisans désignés d'une pareille réforme de l'Eglise, si elle doit se produire? Ce sont le plus souvent des lutteurs sans scrupules pour la puissance, comme tous les autres personnages de la *Comédie humaine :* tel le chanoine Troubert, du *Curé de Tours* qui nous est peint des plus odieuses couleurs, qui tue le naïf abbé Birotteau après l'avoir volé; qui, comparé d'abord à Hildebrand (Grégoire VII) et à Alexandre VI Borgia, l'est enfin à Innocent III, le grand pape du XIIIe siècle, et qui, au fond du cloître de Saint-Gatien, nous est donné comme l'authentique représentant de cette grande pensée : la domination de l'Eglise sur le monde! — Mais Troubert est un saint près de l'abbé de Maronis, qui a fait l'éducation d'Henri de Marsay, le héros de *La Fille aux yeux d'or :* Maronis, *peu religieux*, mais néanmoins *un vrai prêtre*, taillé pour devenir cardinal en France (sur le patron de Dubois) ou Borgia sous la tiare ; Maronis qui conduit son élève adolescent chez les courtisanes pour lui donner la science de la vie ; un « bon diable violet », car il mourra évêque en 1812, un « digne homme » qui fut vicieux, mais politique, incrédule, mais savant, perfide, mais aimable — un émule de son contemporain l'évêque d'Autun, comme on le voit. — D'ailleurs si réellement utile à son élève, si complaisant à ses vices, si bon calculateur de toute espèce de force, si profond dès qu'il fallait faire quelque *décompte humain!* Au total un admirable type de ces hommes dont le génie *sauvera* l'Eglise catholique, apostolique et romaine, actuellement si compromise par la faiblesse de ses recrues et par la vieillesse de ses pontifes!

L'on voit assez par ces traits de détail quel est le sens exact du catholicisme de Balzac : un catholicisme *impérialiste* au premier chef, mais d'un impérialisme outrancier et *très insuffisamment rationnel* à notre avis, précisément parce qu'il est *cynique* et que le cynisme ne saurait, à la longue, avoir le dernier mot au sein des actions et réactions sociales. C'est ailleurs que je vois et place quant à moi la rationnalité du christianisme; je la salue dans son effort de quinze siècles pour encadrer le mysticisme naturel de l'âme, pour affiner et compléter le stoïcisme antique par les leçons continuées de l'expérience sociale. Le vice, les courtisanes éducatrices et la perfidie aimable n'ont pas de place légitime en cet effort, à mes yeux.

CONCLUSION

LE MODE BALZACIEN DE PROGRESSION VERS LE POUVOIR

Je viens de faire toucher du doigt les lacunes de la théorie morale dans l'œuvre de Balzac. Sa psychologie est le plus souvent saine — l'observation l'ayant convaincu du rôle tenu par la volonté de puissance dans les actions humaines. — Elle le rend en général clairvoyant sur les périls sociaux créés par les différents mysticismes issus de l'hérésie de Rousseau, mysticisme passionnel, mysticisme esthétique et mysticisme social, mais ne le laisse pas fidèle au verdict d'ensemble qu'il a prononcé sur ces inspirations dangereuses. Il a gardé quelque complaisance à chacune d'entre elles, et de là l'impression de romantisme impénitent ou de révolutionnarisme incorrigible qu'il laisse à ses critiques perspicaces, ou intéressés. De là son influence peu saine au total sur la moralité de son temps.

S'il avait été libre de fixer à son gré le cours de sa destinée terrestre, sans doute n'aurait-il pas choisi de conquérir le pouvoir par la passion, quoiqu'il en ait dit maintes fois, ni par le talent littéraire, quoiqu'il s'en soit servi, faute de mieux, pour s'imposer à l'attention de ses contemporains, ni enfin par l'adulation du peuple en vue de capter son suffrage. Non, façonné par la vie tout d'abord entre 1814 et 1830, — c'est-à-dire à l'heure où l'ancien Régime avait repris pour quelques instants une partie de son prestige, — il eût préféré s'élever par les salons aristocratiques, les clubs à l'anglaise, les alliances de famille,

la cour, les ambassades, le ministère, enfin et surtout par la *pairie* héréditaire, ce soleil de son ambitieuse jeunesse! Aussi bien ses héros de prédilection sont-ils tous de ce caractère, jusqu'à Vautrin, le forçat évadé, qui, sous la soutane de l'abbé Herrera, se meut, lui aussi, dans cette société exclusive et fermée de la haute vie. Et quel pouvoir social sans limite n'a-t-il pas attribué avec trop de complaisance à une marquise d'Espard ou à une comtesse de Sérizy! — C'est donc de ce côté qu'il convient de chercher la nuance exacte de son mysticisme vital pour mesurer ensuite ce mysticisme à la toise de l'impérialisme rationnel.

1. *Corsaires de boudoir et brigands de salons.*

Ce n'est pas qu'il ne sache discerner les tares de ses arrivistes en « gants jaunes »; il les marque à l'occasion de sa critique au fer rouge et les poursuit de sa verve gargantuesque. Pourtant, au fond, il les adore, et cela n'est que trop visible à le lire. Considérons par exemple ce qui fut l'œuvre longuement poursuivie de sa vie sociale, son mariage exotique et disproportionné avec Mme Hanska, née comtesse Rzewuska. L'amour n'a tenu que bien peu de place en cette affaire, *la grande affaire de sa vie*, comme il le disait en la mettant sur la même ligne que le souci de sa gloire littéraire qui, par quelques côtés aussi, fut si ouvertement une « entreprise ». C'est à peu près le mariage que Lucien Chardon, dit de Rubempré, a le tort de ne pas conclure, au moment opportun, avec Mme de Bargeton, née de Negrepelisse. — De d'Arthez, cet *alter ego* de Balzac, nous apprenons en effet dans *Les secrets de la princesse de Cadignan* que la femme n'a jamais été pour lui qu'un *accident toujours redouté*; car il l'avait trop observée pour ne pas la craindre, et, à force de l'étudier, il avait fini par ne plus la connaître! Alors il a résolument écarté l'amour de sa route,

comme une occupation incompatible avec ses travaux, avec la régularité d'une vie monacale *où la passion eût tout dérangé*. Ainsi du correspondant de Mme Hanska. Pour ma part, je vois peu de passion, mais beaucoup de volonté de puissance dans son tardif et imprudent mariage. Brunetière jugeait que dans les *Lettres à l'étrangère*, la passion sonne faux, au moins après 1836, et Honoré lui-même, sur le point de réaliser cette ambition de sa jeunesse, en écrivait à sa sœur, Mme Surville : « Va, Laure, c'est quelque chose à Paris que de pouvoir, quand on le veut, ouvrir son salon et y rassembler l'élite de la société qui y trouve une femme polie, imposante comme une reine, d'une naissance illustre, alliée aux plus grandes familles, spirituelle, instruite et belle (Remarquons l'ordre de ces divers qualificatifs.) *Il y a là un grand moyen de domination!* » C'est le fond de sa pensée sur le roman de son âge mûr[1].

Interrogeons un autre de ses personnages dont il a fait, jusqu'à un certain point, son portrait : le Wilfrid de *Séraphita*, qui a tous ses traits au physique, sa taille médiocre « comme celle de presque tous les hommes qui se sont élevés au-dessus des autres », son cou court « comme celui des hommes dont le cœur doit être rapproché de la tête ». Or au moral, Wilfrid est de ces esprits altiers qui, s'étant mesurés avec les passions et s'étant reconnus *plus forts qu'elles*, n'ont désormais rien à *presser dans leurs serres* et à qui l'occasion manque, par malheur, de *se mettre à la tête de quelques-uns de leurs égaux pour fouler sous le sabot de leurs montures des populations entières!* Nous voici cette fois au cœur même de la conception balzacienne de la lutte pour la vie, et je dirai tout à l'heure que, non content d'exprimer cette conception par ses écrits, Honoré a tenté parfois de lui donner un commencement de réalisation dans la vie sociale. Suivons-la donc à la trace dans les écrits de sa plume.

1. *Corresp.*, II, 385.

Nous la retrouverons encore très nettement formulée dans une page de sa correspondance[1], au cours d'un voyage qu'il fit en 1830 sur la Loire, de la Touraine à la Bretagne : « Je sentais, dit-il en décrivant ses impressions de route, mes pensées grandir avec ce fleuve qui, près de la mer, devient immense ! Oh, mener une vie de Mohican... Oh ! que j'ai conçu le sauvage ! Oh, que j'ai admirablement compris les Corsaires, les aventuriers, les vies d'*opposition* (!). Et là, je me disais : La vie, c'est du courage, de bonnes carabines, l'art de se diriger en pleine mer, et la *haine de l'homme* (de l'Anglais par exemple) ! Oh, *trente gaillards qui s'entendraient* et mettraient bas *les préjugés*... Il me semble que l'Océan, un brick et un vaisseau anglais à démolir, quitte à s'engloutir, c'est quelque chose de mieux qu'une écritoire, une plume et la rue Saint-Denis ! » — Or il a plus de trente ans quand il signe ces lignes et il a commencé d'écrire ses premières œuvres de marque. Que le voilà loin pourtant de la *Préface générale* qu'il leur donnera par la suite, avec cet individualisme puéril de collégien qui robinsonne, avec cette conception naïvement byronienne de l'existence ! Elle n'a guère cessé de s'imposer à l'imagination du fougueux touriste et cette exclamation de désir caractérise bien sa voie préférée de progression vers le pouvoir : une association de surhommes, unissant des forces physiques et psychiques exceptionnelles pour réaliser un prodigieux résultat aux dépens des faibles ! Telle est la hantise qui se fait partout sentir, de façon souterraine, en son œuvre, pour y sourdre çà et là vers la surface et s'élancer parfois en jaillissements imprévus.

Nous comprendrons mieux au surplus une telle préoccupation de sa pensée, si nous considérons, d'après son très consciencieux critique et biographe récent, M. Le Breton, l'une des sources principales de sa production romanesque,

1. *Corresp.*, I, 100.

à savoir le roman populaire et le drame de faubourgs tels que les avait fait la génération révolutionnaire en France, c'est-à-dire, selon moi, la seconde génération rousseauiste ou romantique. Restif de La Bretonne, Pigault-Lebrun, Ducray-Duminil, Mercier et Guilbert de Pixérécourt avaient été, parmi nous, les célébrités de cette basse littérature. Puis, dans ce romantisme plébéien, l'Angleterre était venue renforcer les tendances au mysticisme diabolique par le succès européen d'Anne Radcliffe, l'auteur des *Mystères du château d'Udolphe* et de Lewis, auteur du *Moine* et de la *Nonne sanglante*, enfin de Maturin, auteur de *Melmoth ou l'Homme Errant*. Ce dernier récit surtout a évidemment laissé une impression profonde dans la mémoire de Balzac.

Obligé de gagner sa vie par sa plume dès l'âge de vingt ans, Honoré n'hésita pas à pasticher ces grands succès du roman populaire qui, seuls, avaient alors une valeur vénale sur le marché de la librairie et dont, sans grand effort, il fit siens le faux lyrisme, le phébus sentimental et le jargon rousseauiste. C'est pourquoi ses œuvres de début, *Argow le pirate, Jane la pâle, Dom Gigadas* nous semblent parfois des parodies involontaires de la *Nouvelle Héloïse* ou de *Delphine*. Par certains traits, ces productions du haut et du bas romantisme se ressemblent en effet, les plus tard venues exploitant seulement avec moins de scrupule encore que les premières les passions qui survivaient chez les fils ou les filles des Septembriseurs de 1792 ou des Tricoteuses de 1793. — Certes de moins troubles influences sont venues relever l'art balzacien dans la suite pour le porter enfin au degré éminent qu'il devait atteindre parfois ; on n'en rencontre pas moins avec surprise dans la *Comédie humaine* bien des Mohicans en escarpins vernis, bien des Conrads en gants jaunes, car l'auteur restera toujours menacé de rechute inopinée dans ce romantisme vulgaire qui lui fournit son inspiration initiale.

Rédigeant la biographie de son maître et ami pour l'édition Houssiaux de l'œuvre balzacienne, Théophile Gauthier raconte qu'Honoré, déjà mûr et célèbre, espérait encore réaliser ce projet d'association dominatrice dont nous l'avons vu esquisser le plan en 1830. Il fonda, dans cette intention, une certaine confrérie du *Cheval rouge* dont les affiliés, désignés sous le nom « de chevaux », étaient priés de temps à autre, avec le plus grand mystère, de se rendre à telle « écurie », c'est-à-dire au domicile de l'un d'eux, pour y causer de leurs communes ou particulières entreprises de conquête. Dans le monde, ils devaient s'aborer froidement afin que rien ne pût trahir leur étroite et efficace connivence. — Gauthier ajoute que l'Association du Cheval rouge n'eut pas plus de quatre ou cinq réunions.

C'est à peu près sur ce modèle que Balzac imagine la confrérie qui associe son Gobseck aux principaux usuriers de Paris. Ils sont là, dit-il, une dizaine, tous rois silencieux et inconnus, arbitres tout puissants des destinées de leurs concitoyens par la puissance de leur or. Ils se rassemblent certains jours au café Thémis, près du Pont-Neuf pour se révéler tous les mystères de la finance. Nulle fortune ne saurait leur mentir car ils possèdent le secret de toutes les familles. Casuistes de la Bourse, ils ont créé un nouveau Saint-Office où se jugent et s'analysent les actions les plus indifférentes en apparence de tous les gens qui possèdent une fortune quelconque. Gobseck, pour sa part, est chargé de surveiller les fils de famille, les artistes, les gens du monde, les joueurs, en un mot la partie *la plus émouvante* de la société parisienne.

2. *Les « Dévorants » au banquet de la vie.*

Mais le groupe de récits truculents qui s'intitulent *l'Histoire des Treize*, nous renseignera bien mieux encore sur le rêve favori de Balzac, ambitieux du pouvoir social. L'ou-

vrage eut un retentissement européen et contribua grandement à la réputation de son auteur. Dans mon essai sur le Dandysme de Barbey d'Aurevilly, qui subit si profondément l'influence de Byron et de Balzac, j'ai rappelé déjà que plus d'une grande ville étrangère vit se former, dit-on, des confréries analogues à celles des Treize. Gobineau, ce romantique qui, presque seul en France, encadra dans le mysticisme de la *race* ses aspirations individuelles de puissance, appartînt vers 1840 à une fraternité parisienne de ce genre, *les cousins d'Isis*[1], qui comptait Paul de Molènes parmi ses membres et Maxime du Camp parmi ses satellites. Enfin Barbey lui-même, s'associant vers 1848 à une entreprise d'art religieux qui devait aboutir à la déconfiture, comme toutes les entreprises analogues de Balzac, parle dans sa correspondance des *treize dévorants* qui se sont unis pour mettre sur pied cette mauvaise affaire. — Rien de plus défavorable en effet au succès économique que l'état d'esprit romantique lorsqu'il n'a pas été radicalement corrigé à temps par le spectacle de la vie.

Qu'on relise la préface de *l'Histoire des Treize*, préface si follement byronienne qu'elle pourrait figurer en tête d'*Argow le pirate*. Il s'est rencontré sous l'Empire et dans Paris, dit l'auteur, treize hommes assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, pour ne trembler ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence, pour s'accepter tous tels qu'ils étaient, sans tenir aucun compte des préjugés sociaux! Criminels, sans doute, mais certainement remarquables; ayant trouvé le moyen de réaliser les plus bizarres idées que suggère à l'imagination la fantastique puissance faussement attribuée aux *Manfred*, aux *Faust* et aux *Melmoth;* de vie secrète et singulière autant que peut l'être le *plus noir des romans de Mme Radcliffe*, ils se soumirent, par des voies occultes, la société toute entière. Ils devinrent les héros de drames dégoûtants de sang, de romans où roulent dans l'ombre des têtes coupées.

Pour les faire connaître au public, leur historien choisira, dit-il, leurs aventures *les plus douces*, celles où des scènes de pureté succèdent à l'orage des passions, où la femme passe radieuse de vertu et de beauté dans le décor du crime ! — Or, rappelons ici que ces scènes s'intitulent *Ferragus*, *La duchesse de Langeais* et *La Fille aux yeux d'or !* Qu'on juge par là de celles qui ne furent pas « les plus douces » !

N'en prenons pas d'ailleurs une trop fâcheuse opinion de ces *treize*, qui furent tous, selon leur historien romanesque, des gens de cœur et de *poésie*.

Ennuyés de la vie trop plate qu'ils menaient au sein de la société régulière, entraînés vers des jouissances *asiatiques*, ils exercèrent du moins la probité des *bagnes* ; ils se gardèrent entre eux la fidélité que les voleurs savent pratiquer dans leurs relations habituelles. Voilà pourquoi, contre leur puissance occulte, immense d'intensité et de rayon, l'ordre social resta sans défense ; ils renversèrent les obstacles, foudroyèrent les volontés rebelles et se procurèrent à chacun le pouvoir *diabolique* conquis par la coopération de tous. Petit monde à part, *hostile* au reste du monde et ne reconnaissant aucune de ses lois ; flibustiers en gants jaunes, gens supérieurs, froids et railleurs, souriant et maudissant au milieu d'une société fausse et mesquine, pratiquant sans contrôle leur religion d'égoïsme et de plaisir, *recommençant la Société de Jésus au profit du diable*, les pieds dans tous les salons, les mains dans tous les coffres-forts ; une confrérie horrible et sublime de treize rois inconnus mais bien réellement rois qui se sont fait des ailes pour parcourir la société du haut en bas et dédaignent d'y être quelque chose parce qu'ils *y peuvent tout !* — Voici cette fois, dans toute son ampleur, l'idéal balzacien de conquête ; c'est au surplus l'idéal byronien, plus froidement, plus méthodiquement développé, et, par là plus évidemment puéril et plus follement roman-

tique encore. Je le rattacherai bientôt de façon plus précise à l'une des rubriques du mysticisme rousseauiste.

Evoquons auparavant ces truculentes figures des Treize et de leurs satellites. Ce sont de Marsay, de Trailles, Ronquerolles, des Lupeaux, Rastignac, Vandenesse, Monriveau, Beaudenord, Ajuda-Pinto, Manerville même, ce provincial empêtré qui sut s'élever, dans la hiérarchie du dandysme balzacien, sinon à la dignité d'homme *à la mode*, — c'est le maréchalat de cette milice irrégulière — au moins à la réputation d'homme *élégant*, qui équivaut au grade de lieutenant-général. Le portrait moral d'un maître parmi ces maîtres, Henri de Marsay, nous édifiera sur les qualités des autres. — Marsay avait rapidement grandi dans le monde par un concours de circonstances secrètes qui l'investirent d'un immense pouvoir inconnu. Ce jeune homme avait en main un sceptre plus puissant que ne l'est celui des rois modernes, presque tous bridés par des lois dans l'exercice de leurs moindres volontés. Son autorité sans bornes était celle des despotes de l'Asie ; mais ce pouvoir, si stupidement mis en œuvre dans l'Orient par des hommes abrutis et dégénérés, se trouvait en lui décuplé par l'intelligence européenne, par l'esprit français qui est le plus vif, le plus acéré de tous les instruments intellectuels. De Marsay pouvait donc tout ce qu'il voulait dans l'intérêt de ses plaisirs ou de ses vanités et cette invisible action sur le monde social l'avait revêtu d'une majesté réelle, mais secrète, sans emphase et comme repliée sur elle-même. Il avait de soi non pas seulement l'opinion que Louis XIV en pouvait avoir, mais bien celle que les plus orgueilleux des Pharaons, des Xerxès, des Califes, persuadés de *leur origine céleste*, devaient s'être faite de leur personne lorsqu'ils imitaient Dieu en se dérobant à la vue de leurs sujets, sous prétexte que leur seul regard

1. Voir mes études sur la jeunesse de Gobineau dans la *Revue Critique* (avril-juin 1916).

donnait la mort ! — Et nous voilà sans doute à l'apogée de la prétention aux mystiques connivences de l'au-delà.

C'est pourquoi de Marsay condamnait froidement à mort l'homme ou la femme qui l'avaient offensé sérieusement, et, quoique prononcé souvent *à la légère,* un tel arrêt était désormais *irrévocable* de sa part ! En semblable matière, une erreur lui apparaissait un accident analogue à celui que cause la foudre, tombant sur une Parisienne heureuse au fond de quelque fiacre alors qu'elle pouvait écraser le vieux cocher qui la conduit à son rendez-vous ! Or, quand un homme se sent disposé de la sorte, il en résulte pour lui une sécurité d'action, une certitude de pouvoir, une fierté de regard, une conscience *léonine* qui réalisent aux yeux des femmes le type de force qu'elles rêvent toutes !

Rappelons toutefois qu'une si incomparable puissance n'appartenait à cet homme que sous certaines conditions dont nous avons fait connaître la rigueur. Parfois il devait se faire simple soldat au service du *démon dont il tenait sa talismanique existence* ; en termes plus clairs, il devait accomplir au profit de ses associés ce qu'eux-mêmes étaient tenus d'exécuter à son bénéfice. Ce qui ne l'empêcha pas d'employer ses armes invincibles à satisfaire tout d'abord ses ardeurs de plaisirs et un peu plus tard son immense ambition lorsqu'il lui plût de se révéler comme un des hommes politiques les plus profonds du siècle. — C'est par les mêmes chemins que Rastignac arrivera de son côté au gouvernement de son pays ; et *La maison Nucingen* en particulier nous expose les très louches opérations financières qu'il exécute de compte à demi avec l'époux de sa maîtresse. — De pareilles suggestions étaient-elles de nature à restaurer les principes d'autorité, de religion, de morale dans la France contemporaine ? Si en effet le génie du gouvernement des hommes se mûrit sur les chemins que nous venons de parcourir, pourquoi en proposer d'autres aux classes dirigeantes d'un pays dont

on s'est donné pour tâche de réformer la conception politique et sociale ?

Aussi bien, la vie vraiment « dévorante » de ces sublimes ambitieux leur est-elle salubre et saine, si nous en croyons leur peintre enthousiaste. Il nous enseigne que la débauche peut devenir un art analogue à la poésie, une atmosphère au sein de laquelle les âmes fortes s'épanouissent. Supposons, dit-il, que la nature vous ait donné je ne sais quel estomac étroit et paresseux. Eh bien, conseillé et guidé par des précepteurs à la de Marsay, vous l'élargissez, vous le domptez, vous lui apprenez à porter le vin, vous apprivoisez l'ivresse, vous congédiez le sommeil, et vous vous faites le tempérament d'un *colonel de cuirassier !* Vous vous créez une seconde fois comme pour narguer Dieu ! — Ce n'est pas plus difficile que cela ! La débauche est au corps ce que sont à l'âme les plaisirs mystiques, une sorte d'impôt que le génie accepte de payer au mal ; et certaines destinées exigeantes réclament le ciel ou l'enfer, l'orgie ou la robe des religieux du Saint-Bernard.

On sait quel fut trop souvent, pour nos romantiques de 1830, le résultat de cette byronienne conception de la vie ; on connaît le sort de Byron en personne, de Musset, Nerval, Roger de Beauvoir, de Balzac lui-même avant la cinquantaine. Bien que ses débauches aient été surtout de nature cérébrale et que son usure prématurée procédât surtout de ses dangereux procédés de travail, il devait apprendre, au cours de sa longue agonie de Vierschovnia qu'il est imprudent de « narguer Dieu » et qu'on ne saurait se créer un tempérament de cuirassier par les pratiques intermittentes du dandysme romantique.

3. *Action individuelle et réaction sociale.*

Ce filon de romantisme initial qui court à travers l'œuvre toute entière de Balzac et relie son *Argow le pirate* à sa *Dernière incarnation de Vautrin* est assez difficile à situer entre

les diverses manifestations du mysticisme rousseauiste. Je le placerais très près du mysticisme esthétique dont Balzac a bien pu discerner les abus, comme je l'ai indiqué plus haut, mais qu'il n'a jamais abjuré pour sa part, se jugeant tout à fait de taille à en pratiquer les maximes. On pourrait en effet considérer les personnages balzaciens les plus typiques comme des *poètes* qui ont préféré exprimer leur génie natif par des *actes* sociaux plutôt que par des *œuvres* littéraires ou plastiques, ce que Balzac lui-même aurait voulu faire, je l'ai dit, si la naissance et la fortune lui avaient facilité cet emploi de son activité vitale. — Lorsque Vautrin, le forçat philosophe, surgit au regard de Lucien de Rubempré juste à temps pour sauver le jeune désespéré du suicide, il lui adresse ce discours qui résume un des aspects, — le plus significatif, et, par malheur, le plus contagieux — de la morale balzacienne : « Vous avez fait en vous-même table rase et vous pouvez donc entendre un cours de morale qui ne se fait nulle part, car les hommes rassemblés en troupe sont *hypocrites*. Aussi passe-t-on une bonne partie de sa vie à *sarcler* ce que l'on a laissé pousser dans son cœur *pendant son adolescence* (impérialisme affectif). Cette opération s'appelle *acquérir de l'expérience*.... Le grand point est de *s'égaler à toute la société*... Vous avez agi en enfant jusqu'ici. Soyez homme, soyez chasseur! Mettez-vous à l'affût : embusquez-vous dans le monde parisien; attendez une proie, un hasard... Je vous maintiendrai, moi, d'une main *puissante* dans la voie du *pouvoir*... J'aime le pouvoir pour le pouvoir, moi!... Je serai toujours heureux de vos jouissances (passionnelles) qui me sont interdites! »

Par bonheur pour la société humaine, l'expérience a dès longtemps démontré aux individus qu'il n'est pas facile pour eux de *s'égaler* par la puissance à l'ensemble du corps social. Balzac lui-même a lentement « sarclé » dans sa pensée les folles végétations d'impérialisme irrationnel qu'y avait nourries son avide adolescence. Malgré les pro-

messes de Vautrin-Herrera, Rubempré finit par le suicide dans une cellule de la Conciergerie, ce qui peut passer pour une victoire de la société sur ce réfractaire et si Vautrin lui-même devient fonctionnaire, dans les cadres de la police secrète, c'est par une pure fantaisie du romancier auquel il a rendu tant de services. Aussi bien dans la *Peau de chagrin*, avait-il répondu par avance à cet impudent et imprudent précepte du forçat que le grand point est pour l'individu de s'égaler à la Société dans son ensemble. Raphaël, le héros de ce récit achevant de mourir pour avoir abusé du vouloir individuel, devient, par un privilège d'intuition suprême, capable de lire autour de lui dans les âmes. Sous les formules de politesse dont ses interlocuteurs usent à son égard afin de ménager la puissance magique dont il a donné tant de preuves, il discerne enfin les vrais sentiments de la société à son égard. Il reconnaît qu'il a toujours été coupable d'un crime latent, mais irrémissible aux yeux du vulgaire, celui d'échapper à la juridiction de la médiocrité. Rebelle au despotisme inquisitorial de ses semblables, il a su se passer d'eux au point de vue matériel, par la vertu du talisman dont il dispose. Alors, afin de résister à cette royauté clandestine, tous se sont instinctivement *ligués* pour lui faire sentir *leur pouvoir à leur tour*, pour l'atteindre par quelque ostracisme efficace, pour lui apprendre qu'eux aussi *peuvent se passer de lui*. La société a donc refusé, en fin de compte, de reconnaître dans cet individu orgueilleux (et même tout-puissant) son *égal*. Elle a démontré qu'elle lui demeurait, dans sa totalité, supérieure. Cette leçon, c'est celle des Préfaces de Balzac, plus rarement celle de ses livres, et voilà pourquoi, psychologue de génie le plus souvent, critique ingénieux et pénétrant dans le détail des divers mysticismes romantiques, il n'en a pas moins exercé le plus souvent sa considérable influence dans un sens insuffisamment social.

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

